

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

COLLECTIONS

LA REVUE DU LIVRE D'ICI

DÉCEMBRE 2019 | VOL. 6, NUMÉRO 4



**Société de
consommation**



ISSN : 2292-1478
Envoi Poste Publication
No. 40026940

**POUR PARTAGER
LE PLAISIR DE LIRE
TOUTE L'ANNÉE**



Pour connaître l'ensemble des formations disponibles et le menu thématique des animations en classe :

Nicholas Aumais
n.aumais@communication-jeunesse.qc.ca
514-286-6020 poste 302

Illustration : Geneviève Godbout

ACTIVITÉS INCONTOURNABLES POUR LE PRIMAIRE



COMMUNICATION
JEUNESSE

FORMATIONS

LA LITTÉRATURE, VÉRITABLE TERRE D'ACCUEIL

Un voyage complètement livresque dans la culture québécoise à travers des livres de chez nous pour les lecteurs du primaire.

ENSEIGNER LES MATHÉMATIQUES ET LES SCIENCES AU PRIMAIRE GRÂCE À LA LITTÉRATURE JEUNESSE D'ICI

Découverte d'une myriade d'ouvrages incontournables et d'activités étonnantes pour tous les enseignants.

ANIMATIONS EN CLASSE : THÈME LIRE

Des ateliers littéraires thématiques pour développer et partager le plaisir de lire chez les jeunes du primaire. Un animateur fera voyager vos élèves dans des histoires inoubliables qu'ils voudront lire... et relire ! Un échange littéraire rempli de mots, d'images, et de plaisir.

ÊTES-VOUS INSCRITS À NOS CLUBS DE LECTURE ?

- 25 activités pour animer la lecture en groupe.
- Partagez avec vos jeunes le plaisir de lire la littérature jeunesse québécoise et franco-canadienne de façon amusante et stimulante !
- Recevez 1 livre à chaque preuve de participation aux activités.
- WOW ! 100 \$ + taxes seulement.

CODE PROMO : COLLECTIONS2019

Profitez d'une réduction de 10 % sur nos formations et nos Clubs de lecture ! Pour commander : www.communication-jeunesse.qc.ca/boutique
Valide jusqu'au 31 mars 2020.

LES CINTRES

Un homme, qui a travaillé à l'élection de Jean Lesage en 1960, puis à celle de deux maires de la ville de Québec, m'a un jour confié s'être engagé en politique « pour les affaires ». Le pouvoir était pour lui un club social comme un autre. À ses yeux, il n'existait qu'un seul motif raisonnable de participer aux foires d'empoigne que sont les élections : y nouer des relations utiles. La transformation de l'État québécois au début des années 1960, à savoir la création de nouveaux ministères, la professionnalisation de la fonction publique, la constitution d'une technocratie sociale, la planification politique de l'économie, la disparition du « Canadien-français » et la naissance du « Québécois », tout ce bouillonnement qu'on a appelé la Révolution tranquille n'avait ainsi été pour cet homme qu'une lucrative foire commerciale. Entre 1960 et 1966, le nombre de fonctionnaires a presque doublé au Québec et, prenant la mesure de ce fait, cet entrepreneur en avait conclu qu'il faudrait bien que ces nouveaux serveurs de l'État accrochent leurs manteaux. Il s'était donc lancé dans la vente de cintres, non sans succès : « J'ai fait beaucoup d'argent », se réjouissait-il.

Il existe donc quelqu'un pour qui la Révolution tranquille n'aura été qu'un vaste mouvement social favorable à l'écoulement de ses cintres. Pour d'autres, elle aura été une formidable occasion de couler du béton, d'étendre de l'asphalte ou de bâtir des bungalows. On attribue parfois l'invention de la consommation de masse à Henry Ford, qui eut l'idée d'augmenter le salaire de ses ouvriers afin qu'ils puissent acheter ses voitures. Cet astucieux capitaliste — qui disait qu'on pouvait se procurer sa Ford T dans la couleur que l'on voulait pour autant que c'était noir — n'a été en réalité qu'un précurseur. Ses concurrents, qui au début des années 1930 proposaient un nouveau modèle chaque année, misant sur le design pour exciter les désirs, avaient mieux compris que lui les exigences de la société de consommation. Mais ces entreprises n'ont pas à elles seules engendré ce monde. Il aura pour cela fallu l'intervention

massive de l'État qui, par ses lois sociales, ses investissements publics, la construction des écoles, des hôpitaux, des barrages et des routes, aura été le véritable inventeur de la société de consommation.

Grâce aux interventions vigoureuses des institutions publiques, les immenses surplus que produisent les grandes entreprises ont pu et peuvent encore être dépensés de manière productive, c'est-à-dire de façon à engendrer encore plus de surplus. Du point de vue de ces entreprises, à savoir des machines, du travail salarié et des retours sur les investissements, ce que les écologistes appellent du gaspillage est en réalité la seule façon de conserver l'économie en santé. C'est un mode d'accumulation. La condition de la prospérité. C'est ainsi que dans la société de consommation, quand des avions percutent des tours à New York, le président du plus puissant pays du monde s'empresse de déclarer : ne cessez pas d'aller dans des centres commerciaux !

La philosophe Hannah Arendt notait dans les années 1960 que ce n'est pas la destruction du monde que craint un tel système économique, mais sa conservation. Celle-ci signerait son arrêt de mort, et c'est peut-être ce qui explique que l'on imagine plus facilement la fin du monde que la fin du capitalisme. La plupart des livres publiés aujourd'hui pour s'alarmer de la crise écologique partent du constat que la pollution dont nous pâtissons maintenant a été largement produite depuis 1945, donc avec l'essor de la société de consommation. Et plusieurs de ces essais estiment en conséquence que le remède de tels maux ne saurait faire l'économie de la décroissance. C'est un ambitieux projet, dont on conçoit mal ce qu'il signifie concrètement, sinon un exécrable ascétisme. Et pourtant, chaque jour qui passe apporte de nouvelles preuves qui plaident en sa faveur.

Mark Fortier
Lux éditeur



Ce symbole, que vous trouverez un peu partout dans le numéro, indique la disponibilité des titres en format numérique.

Si vous souhaitez recevoir
la liste des titres abordés dans
la revue *Collections*, écrivez-nous !
revuecollections.com

TABLE DES MATIÈRES

Un premier livre pour la <i>foodie</i> scientifique	4
Consommer différemment, c'est toujours gagnant	10
La surconsommation et l'appel à la décroissance	18
Des publics à (re)trouver. Coup d'œil sur l'accès à la culture à l'ère du numérique	24
La critique sociale en littérature : entre satire et dystopie	32
Je consomme, donc je suis	40
Des livres à découvrir	47
Animons le livre québécois et franco-canadien	50

Collections est publiée cinq fois par année. Cette publication de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) compte quatre numéros diffusés au Canada et un destiné aux professionnels du livre européens.

2514, boul. Rosemont, Montréal (Québec) H1Y 1K4
Téléphone : 514 273-8130
anel.qc.ca
info@anel.qc.ca

Directeur général : Richard PRIEUR
Directrice de la publication : Karine VACHON
Éditrice : Audrey PERREAULT
Coordonnatrice adjointe : Mariane CHIASSON
Rédaction : Josianne DESLOGES, Patrick NEAULT,
Pierre-Alexandre BONIN, Julie ROY, Amélie PERRON,
Catherine PION
Correcteur d'épreuve : Gilbert DION
Graphisme : Marquis Interscript

Abonnements et publicité : Audrey PERREAULT,
514 273-8130 p. 233, aperreault@anel.qc.ca
Diffusion et distribution : *Collections* est expédiée
gratuitement à l'ensemble des bibliothèques publiques
du Québec (Bibliothèques membres de l'Association
des bibliothèques publiques du Québec (ABPQ) et du
Réseau BIBLIO du Québec) aux bibliothèques de cégep,
aux librairies indépendantes du Québec, ainsi qu'aux
commissions et conseils scolaires.
Impression : Marquis Imprimeur
Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales
du Québec / Bibliothèque et Archives Canada /

ISSN de la version imprimée : 2292-1478
ISSN de la version numérique : 2292-1486

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Copyright © 2019
Association nationale
des éditeurs de livres

Envoi de poste-publications
No. 40026940

SODEC
Québec
Conseil des arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

Les opinions exprimées dans les articles de la revue *Collections* n'engagent que les rédacteurs et les intervenants et ne reflètent pas nécessairement les positions de l'ANEL.

Josianne **Desloges**

Un premier livre pour la *foodie* scientifique



ENTRETIEN AVEC **Anne-Marie Desbiens**

Combien de temps peut-on conserver une lasagne dans le frigo ? Faut-il laisser refroidir les plats avant de les congeler ? Comment réussir des conserves ou faire sécher des fines herbes ? Où ranger ses aliments dans sa cuisine ?

À force de recevoir ce type de questions sur son blogue, « la *foodie* scientifique » Anne-Marie Desbiens a constaté que des notions qui, pour elle, allaient de soi, parce qu'elle les avait apprises lors de sa formation, étaient peu connues du grand public.

La chimiste spécialisée en alimentation – ou bromatologue – a travaillé dans les laboratoires et les usines alimentaires avant de se tourner vers la communication. Blogueuse, conférencière et chroniqueuse dans différentes émissions comme *L'épicerie* et *Les éclaireurs*, elle a fait paraître cet automne *Mieux conserver ses aliments pour moins gaspiller*. Elle signe les textes et les illustrations de l'ouvrage dodu, mais digeste, de 270 pages publié aux Éditions La Presse. ►

Photo : Laurence Labat



Si on aborde de plus en plus les questions de provenance, de procédés de production et de valeur nutritionnelle des aliments dans les médias, leur conservation demeure un sujet marginal. Tout au plus lui consacre-t-on une ligne (« Se conserve cinq jours au réfrigérateur » ou « Peut être congelé ») à la fin de certaines recettes.

Le souci de ne pas perdre de nourriture et de réduire les déchets est toutefois une préoccupation grandissante dans bien des ménages. On remarque aussi un regain d'intérêt pour des techniques ancestrales de conservation des aliments, comme la mise en conserve et la lacto-fermentation.

Ces connaissances semblent avoir sauté une génération. Il y a quelques décennies à peine, les maisons ne possédaient pas tous un réfrigérateur et un congélateur et l'on devait utiliser du sucre, du vinaigre et du sel pour faire des confitures, des marinades et de la viande séchée qui seraient consommées pendant l'hiver.

« La réfrigération a réglé beaucoup de problèmes de conservation », note la chimiste. En contrepartie, « on a perdu un certain sens pratique dans notre manière d'apprêter les aliments pour les garder plus longtemps ».

En se plongeant dans des ouvrages de référence, comme les livres de Jehane Benoît – qui était elle-même diplômée en chimie alimentaire de l'Université de Paris – Anne-Marie Desbiens a remarqué que la dame intégrait plusieurs principes scientifiques dans ses livres destinés au grand public. « Dans sa manière d'écrire, on voit qu'elle tient pour acquis que les gens connaissent plusieurs principes de conservation. »

Lorsque Anne-Marie Desbiens gère les opérations d'un laboratoire qui produisait les bactéries utilisées pour faire du fromage et du yogourt et des capsules de probiotiques, elle se spécialisait littéralement dans « la production de petites bibittes ». Expliquer ce qui se passe à l'échelle microscopique dans les produits que nous mangeons avant d'aborder les questions pratiques allait donc de soi.

« Les aliments sont en vie, comme les fruits et les légumes, ou viennent d'organismes vivants, comme le lait, les œufs, voire le sucre, qui vient de la canne à sucre, explique l'auteure. Gérer la fin de vie des aliments est une tâche complexe. »

Le premier chapitre de *Mieux conserver ses aliments pour moins gaspiller* dresse donc la liste des ennemis des aliments, comme les micro-organismes, les enzymes, les insectes, le temps et la lumière, et passe en revue leurs stratégies d'attaque. « J'ai beaucoup réécrit ce chapitre. J'aurais pu faire un livre sans rentrer dans les détails scientifiques, mais je tenais à expliquer ce qui se passe à l'échelle microscopique, parce que c'est l'alphabet de la science de la conservation. »

« Les aliments sont en vie, comme les fruits et les légumes, ou viennent d'organismes vivants, comme le lait, les œufs, voire le sucre, qui vient de la canne à sucre. Gérer la fin de vie des aliments est une tâche complexe. »

Une fois les paramètres de la bataille bien établis, l'auteure se penche en huit chapitres sur la panoplie de techniques pour se défendre contre les envahisseurs. Celles-ci sont divisées par principe global – la fermentation, la chaleur, le froid, les emballages, le contrôle de l'air, les traitements, le retrait d'eau et les agents de conservation – ce qui évite les redondances. Une fois le principe expliqué, on décline les variantes qu'il a entraînées.

Avec l'abondance d'informations nutritionnelles qui circulent et les inquiétudes de nombreux consommateurs, écrire les chapitres sur les emballages et les agents de conservation demandait une certaine prudence. « J'ai eu un peu de misère à trouver mon ton, admet M^{me} Desbiens. Je ne voulais pas faire l'apologie du plastique, même si c'est un très bon matériel, léger et pas cher, pour conserver les aliments, parce que d'un point de vue écologique, on devrait l'éviter. »

« Les sulfites sont mal aimées, mais ne posent aucun problème pour la santé, sauf pour certaines personnes qui peuvent développer des réactions allergiques. »

Par ailleurs, certains agents de conservation sont moins dangereux qu'on pense, selon les données scientifiques dont on dispose, mais ils ont très mauvaise réputation. La chimiste a donc marché sur des œufs au moment de les aborder. Elle rappelle qu'au Canada, tous les agents de conservation doivent être approuvés par Santé Canada et leur quantité est contrôlée. « Ça ne devrait pas nous empêcher de dormir la nuit. Les sulfites sont mal aimées, mais ne posent aucun problème pour la santé, sauf pour certaines personnes qui peuvent développer des réactions allergiques. La moutarde, qui ne suscite pourtant aucun débat, est un allergène beaucoup plus courant. »

Beaucoup d'améliorations sont toutefois possibles dans l'industrie, comme « l'abolition du suremballage inutile », souligne-t-elle. Des biscuits pourraient très bien se conserver dans une boîte de métal plutôt que dans un contenant de plastique moulé emballé par une pellicule de plastique et placé dans une boîte de carton (parfois elle-même emballée de plastique !).

Le trois quart des techniques expliquées dans *Mieux conserver vos aliments* peuvent se faire à la maison, mais Anne-Marie Desbiens a également tenu à intégrer des techniques industrielles. Après la lecture, les termes comme l'irradiation et l'ozonation perdront leur aura de science-fiction et le lecteur comprendra mieux comment sont préparés les aliments qu'il achète à l'épicerie.



Maintenant en librairie

COMPTOIR végan

CUISINE
RÉCONFORTANTE

AVEC
JUSTE
des PLANTES



PARFUM
D'ENCRE



Parmi ces techniques peu connues, sa préférée est l'HPP (l'hydroprocédé de protection), aussi nommée pasteurisation à froid. Elle implique de placer l'aliment (déjà dans son emballage de vente) dans un liquide et d'exercer une très grande pression. « C'est comme si l'aliment était à 11 000 km sous l'eau, dans la plus grande faille océanique connue. La pression va faire éclater les micro-organismes qui font que les aliments périssent plus vite. Ça permet de tripler la durée de vie de certaines

viandes crues, comme les viandes de gibier, qu'on peut ainsi conserver trois semaines plutôt que de 3 à 5 jours comme habituellement. »

Cette technique industrielle permet de préserver la texture et la saveur des aliments, mais s'avère coûteuse puisqu'elle ne peut être faite que dans deux usines au Québec pour l'instant. Contrairement à la chaleur, elle garde les vitamines intactes, ce qui est intéressant pour la production des jus crus, très tendance en ce moment.

Du blogue au livre

Si Anne-Marie Desbiens connaît la chimie alimentaire sur le bout des doigts, elle a toutefois eu à apprendre à la vulgariser et à devenir une communicatrice. Elle a lancé son blogue pendant son second congé de maternité, pour s'amuser et partager ses connaissances – souvent sollicitées dans les conversations entre amis – sur la conservation des aliments. Elle avait toujours dessiné, mais elle s'y est mise plus sérieusement, d'abord intuitivement sur sa tablette, puis en suivant un tutoriel en ligne pour apprendre à mieux se servir du logiciel Adobe Illustrator. « J'ai eu la piqure de la communication. Je trouvais ça formidable qu'on puisse faire un métier de quelque chose d'aussi amusant, raconte la chimiste. J'avoue tout de même que parfois, les machines et le laboratoire me manquent ! »

Pour elle, science et créativité ont toujours été intimement liées. Elle parle de son bac en science et technologie des aliments, à l'Université McGill, comme d'un programme très créatif, où on apprend à inventer des aliments.

Elle a ponctué son livre de dessins comiques qui aident à retenir et à expliquer les informations qui sont livrées. Une ligne pointillée et des ciseaux montrent que les radis se conservent mieux au réfrigérateur s'ils sont effeuillés. Des lignes courbes semblent jaillir des aliments qu'il faut laisser respirer. Un dessin explique le travail d'équipe opéré par les micro-organismes dans les fromages fins... Graphiques, diagrammes et tableaux colorés viennent aussi mettre de l'ordre et synthétiser les données. À la fin du livre, un tableau rassemble les temps de conservation de 530 aliments selon la technique de conservation utilisée. Une échelle de couleurs permet d'évaluer les risques de consommation d'une denrée périmée (faibles pour la crème glacée, élevés pour le lait, par exemple).

Elle livre un contenu rigoureux enveloppé de légèreté humoristique, où le discours scientifique est aussi important que les trucs pratiques. D'ailleurs, ceux-ci ont été regroupés dans la table des matières, pour faciliter la recherche ciblée. L'ouvrage peut donc se lire d'un trait ou être consulté pour trouver des réponses à des questions précises de la vie courante.

Dans sa bibliographie très étoffée, elle souligne quelques ressources utiles, comme le site Web du *National Center for Home Food Preservation*, qui donne des informations spécifiques sur une foule d'aliments et contient des recettes – un pan d'information qu'elle a délibérément exclu du livre *Mieux conserver ses aliments*. L'application Food Keeper, créée par une université américaine et qui a nourri le fameux tableau du livre, peut aussi s'avérer pratique dans les cuisines.

Y a-t-il une suite possible à un livre si bien garni ? « Je me suis demandé s'il n'aurait pas été possible de diviser le livre en deux, note l'auteure. On a dû sacrifier beaucoup de contenu, dont un chapitre entier, à cause des contraintes d'édition. Je crois qu'on pourrait le bonifier, mais pas faire un autre livre sur la conservation. J'ai fait un bon état des lieux. Si je fais un autre livre, ce sera sur un sujet connexe. » Après avoir donné une conférence nommée *La science dans votre assiette*, elle en livrera une nouvelle, qui s'appuie sur le contenu du livre, à partir de l'hiver 2020.

Le processus d'édition s'est révélé plus long et plus ardu que ce à quoi elle s'attendait. Elle avait imaginé une couverture, un titre, une table des matières et a envoyé son projet à quelques éditeurs. Surprise par la rapidité des réponses – positives ! –, elle a choisi de travailler avec les Éditions La Presse, dont elle aimait les livres de référence accessibles et rigoureux. « Leur esprit journalistique me plaisait. Je ne fais aucune association avec des compagnies de produits alimentaires. Je tenais à mon indépendance et à avoir la liberté de dire tout ce que je voulais », indique-t-elle.

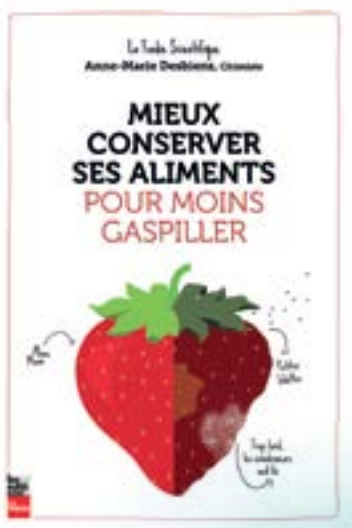
Habitée d'écrire sur son blogue avec des touches d'oralité, comme si elle était en conférence ou à la télé, elle a dû adapter son style à un format plus long et plus « écrit ». « Je ne savais pas qu'il y aurait autant de relectures, trois révisions linguistiques, le montage... Mais ça ne m'a pas découragée. J'ai appris un nouveau métier. »

Ses illustrations, comme son écriture, ont été peaufinées avec soin. « J'ai refait mes dessins de micro-organismes plusieurs fois avant de choisir de les faire en noir et blanc, avec des lignes très simples », note-t-elle. Pendant l'élaboration du livre, l'alternance du dessin à l'écriture l'aidait à changer le mal de place et à solliciter différentes parties de son cerveau.

« Je ne savais pas qu'il y aurait autant de relectures, trois révisions linguistiques, le montage... Mais ça ne m'a pas découragée. J'ai appris un nouveau métier. »

À la maison, contrairement à ce à quoi on pourrait s'attendre, ce n'est pas elle qui assure le rôle de police de la conservation, mais son conjoint, qui a aussi étudié en science et technologie des aliments. « C'est le gestionnaire du frigidaire, celui qui fait l'épicerie et qui mange les restes des enfants. Ne pas gaspiller est une préoccupation quotidienne pour lui, donc je lui laisse la place ! »

Un couple de chimistes spécialisés en alimentation cuisine-t-il comme tout le monde ? « Lorsqu'on fait notre tartare, on est beaucoup plus consciencieux que la majorité des gens. On applique la méthode du MAPAQ et on enlève la petite couche de viande du dessus parce qu'elle a développé des micro-organismes. Disons qu'on a certains réflexes peu communs », répond Anne-Marie Desbiens.



Julie Roy



Consommer
différemment,
c'est toujours gagnant



Le zéro déchet, le minimalisme, le mode de vie végétarien, il existe aujourd'hui une foule de tendances qui prennent racine dans une volonté profonde d'agir pour la planète. Cela dit, ceux qui désirent changer leurs façons de faire ou qui veulent opter pour un mode de vie différent trouvent parfois difficile de bien connaître les implications réelles de leur choix. Qu'est-ce qui contribue à améliorer les choses ? Faut-il bannir le plastique, les amandes et le coton ? Comment trouver du plaisir à faire ses propres produits quand s'y mettre semble trop compliqué, trop long, ou trop cher ? Heureusement, il existe des livres déculpabilisants qui abordent ces questions de façon simple et accessible. Qu'on cherche des conseils pour tendre vers le zéro déchet ou qu'on ait envie d'encourager les vignerons d'ici, plusieurs livres existent pour nous guider de façon bienveillante. ►

À table !

① **CAROLINE HUARD**, alias Loounie, n'est pas chef : elle est ergothérapeute. Mais son virage végétalien et son désir d'infuser plus de compassion est véritablement inspirant, comme on peut le découvrir dans son premier livre de recettes, **Loounie cuisine. Astuces et recettes 100 % végétales**. Pour ceux qui désirent éliminer la viande, c'est l'ouvrage pour faire de belles découvertes. Le livre est divisé selon le type de repas à cuisiner. Une belle place est faite aux légumineuses et les ingrédients proposés sont très accessibles. On avoue avoir un faible pour les recettes inusitées, comme le chou de Bruxelles général Tao, mais on y retrouve aussi LA recette qui a fait sa renommée, le fameux « tofu magique » qui fait aimer le tofu même aux plus récalcitrants (selon l'auteure !). À la fin du livre se trouve un index par ingrédients, un ajout bien apprécié quand on cherche à utiliser un restant de lait de coco.

(KO Éditions, 2019, 200 p., 29,95 \$, 978-2-92496-512-2.)

② Dans plusieurs livres sur la consommation responsable, on évoque l'importance de réduire le gaspillage alimentaire. À la fin de la semaine, on jette toujours tristement les fruits et les légumes qui n'ont pas survécu ou le yogourt périmé qu'on aurait dû consommer plus rapidement. Une des façons de contourner ce problème, c'est de se tourner vers le « Food Prep ». Cette tendance nous permet de préparer uniquement ce dont on se servira, en diminuant drastiquement nos pertes. Pour s'y mettre, on lit **Food Prep pour repas improvisés**, de la nutritionniste **JESSIKA LANGLOIS**. Le livre explique bien la méthode, qui consiste, de façon générale, à cuire, puis à portionner et congeler des aliments qui nous serviront à assembler un repas rapidement, le soir venu. Pour la plupart des aliments, on nous présente la coupe et la méthode de congélation. Viennent ensuite les recettes, toutes simples et utilisant des ingrédients qu'on a souvent sous la main. Chaque ingrédient qui vient du congélateur

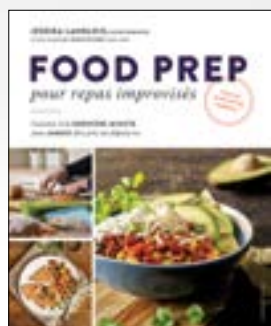
est indiqué clairement. Bien que plusieurs recettes contiennent de la viande, on trouve aussi quelques alternatives végétariennes. À la fin du livre, deux tableaux fort utiles nous informent sur le temps de conservation des aliments au frigo et au congélateur.

(Modus Vivendi, 2019, 208 p., 29,95 \$, 978-2-89776-128-8.)

③ **FLORENCE-LÉA SIRY** est chroniqueuse et conférencière sur le zéro déchet depuis quelques années. Son livre de recettes **1, 2, 3 vies. Recettes zéro gaspi** est plutôt particulier dans sa forme, car au lieu de donner des recettes très détaillées, il présente davantage des canevas de recette. Ainsi, plusieurs ingrédients sont interchangeables, permettant d'utiliser ce qui reste dans notre frigo et ainsi éviter de jeter de la nourriture. Pour certains aliments, on nous propose une première recette pour ceux qui commencent à flétrir. Par exemple, dans le cas des pêches ou des abricots, on les fera poêler dans un corps gras avec du sucre ou des herbes. Ensuite, on suggère des recettes supplémentaires qui réutilisent les restants de la première recette, comme une pizza aux pêches (miam !) ou une savoureuse compote. De plus, une foule de conseils sur l'achat, la conservation et la congélation nous permettront de faire durer nos aliments encore plus longtemps.

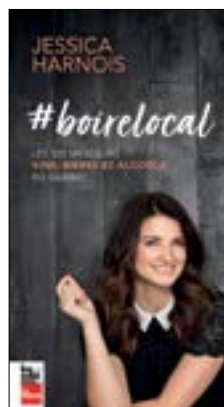
(Glénat Québec, 2018, 175 p., 29,95 \$, 978-2-92362-188-3.)

④ Dans la veine du zéro déchet, avez-vous déjà considéré de replanter les noyaux et les pépins des fruits ou légumes que vous consommez quotidiennement ? C'est ce que propose **HOLLY FARRELL**, dans **Plantez vos noyaux**. Le livre offre d'abord de vastes explications sur la culture maraîchère à très petite échelle. On y apprend notamment comment récupérer les graines et les noyaux, comment les faire germer et dans quelles conditions les planter. Bien que certaines plantes





4



5

nécessitent un ensoleillement plus important que ce qui existe ici, on pourra aisément tenter de faire pousser des tomates, des courges, ou même des prunes. Le livre présente également les techniques de rempotage, de tuteurage ou de taille, ainsi que les maladies à surveiller. C'est l'ouvrage tout indiqué pour les novices du jardinage qui aimeraient découvrir comment faire pousser quelques-uns de leurs aliments préférés.

(Modus Vivendi, 2019, 144 p., 22,95 \$, 978-2-89776-127-1.)

⑤ Les alcools d'ici ont le vent dans les voiles ! Pour mieux les connaître – et les savourer ! – nous vous présentons *Boire local. Les 100 meilleurs vins, bières et alcool du Québec*, par la sommelière JESSICA HARNOIS. Le livre est bien détaillé, divisant les types d'alcools en 10 chapitres, incluant des chapitres sur les bières, les cidres, les alcools et les vins rares. Pour chaque bouteille, une description du produit et de son goût, mais aussi un accord avec un produit d'ici. Des cartes permettent de repérer les vignobles si on a envie d'aller rencontrer les producteurs sur leurs terres. Une belle place est faite aux producteurs indépendants, qui sont bien identifiés. Alors que la notion de consommer localement commence à faire son chemin dans nos garde-manger (et même dans nos garde-robes !), pourquoi ne pas faire la même chose avec nos alcools ? Un petit apéro de Rougemont, c'est peut-être mieux qu'un rosé venu par avion, non ?

(Éditions La Presse, 2019, 256 p., 26,95 \$, 978-2-89705-810-4.)



« Ça se lit comme un roman,
c'est un guide de la transition »

- Anne-Marie Dussault, 24/60 (Radio-Canada)



LAURE WARIDEL

Préface de Dominic Champagne

LA TRANSITION,
C'EST MAINTENANT

Choisir aujourd'hui ce que sera demain

écosociété

écosociété

SODEC

Québec



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



6



7

Oust, le plastique !

Deux livres pour s'attaquer à notre consommation de plastique, ce grand pollueur !

⑥ Succint, mais complet, **Sans plastique. 100 conseils pour s'en passer** de **CAROLINE JONES** propose de nombreuses façons de réduire notre utilisation du plastique. Les conseils sont numérotés et prennent la forme d'une longue liste, permettant de repérer facilement ceux qui s'appliquent à nous. Fait intéressant, on y retrouve aussi des façons de réutiliser le plastique, si on en a déjà d'accumulé. En fin de livre, un rappel pratique des sept codes d'identification du plastique et les possibilités de réutilisation – si elles existent – pour chaque type de plastique.

(Multimondes, 2019, 128 p., 12,95 \$, 978-2-89773-136-6.)

⑦ Un peu plus près de l'essai, mais tout de même très pratique, **Vivre sans plastique**, de **CHANTAL PLAMONDON** et **JAY SINHA**,

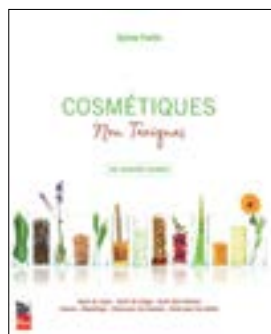
présente un état des lieux très complet où des exemples concrets de l'effet du plastique sur l'environnement nous poussent à vouloir passer à l'action rapidement. Les auteurs expliquent le processus de production du plastique ainsi que les effets de celui-ci sur l'environnement. De plus, dès le départ, six sources de plastique importantes (les sacs, les gobelets, les bouteilles d'eau, les contenants alimentaires, les ustensiles et les pailles) sont montrées du doigt, en proposant, toutefois, les gestes à faire dès maintenant pour réduire complètement leur présence dans nos vies. Des sujets plus pointus, comme l'exposition aux phtalates et au bisphénol A, y sont aussi abordés. Pour les esprits scientifiques curieux qui désirent mieux comprendre la problématique du plastique, c'est le livre parfait.

(Écosociété, 2019, 240 p., 32 \$, 978-2-89719-536-6.)

Mode et beauté



8



9

⑧ Les Trappeuses, c'est d'abord un blogue collaboratif où **MARIANE**, **AUDREY** et **MARIE**, cogestionnaires, décrivent une foule de façons pour vivre en ayant un faible impact environnemental. Dans leur livre **À fleur de pots**, elles nous plongent dans leur univers de soins pour le corps à faire soi-même. Et si vous pensez que c'est compliqué, détrompez-vous : toutes les recettes utilisent uniquement 12 ingrédients, relativement faciles à dénicher. Que ce soit pour se concocter des soins cosmétiques (tels que masques, baumes ou produits de bain) ou des produits qu'on pourrait retrouver dans sa pharmacie (écran solaire, déodorant, onguents), vous y trouverez l'inspiration nécessaire pour vous y mettre. Les directives sont très claires et incluent même la durée de conservation. Hyper pratique !

(Les Éditions de l'Homme, 2018, 184 p., 29,95 \$, 978-2-76195-112-8.)



⑨ **SYLVIE FORTIN** donne des cours de fabrication de cosmétiques maison depuis une vingtaine d'années. Dans cette réédition de **Cosmétiques non toxiques. Les nouvelles recettes**, elle nous offre un document très complet sur la réalisation de plusieurs soins, incluant des soins spécifiques aux bébés, mais aussi aux hommes (notamment une mousse à raser complètement végétale). Ce qui permet à ce livre de se démarquer, c'est principalement la belle place faite au maquillage minéral, du rouge à lèvres au mascara maison. Bien que le livre ne contienne pas d'illustrations, les recettes – il y en a 120 en tout ! – sont claires et bien détaillées. Pour chacune d'entre elles, des variantes et des conseils d'utilisation sont indiqués. Également, une liste de fournisseurs situés un peu partout au Québec s'avère utile pour dénicher les ingrédients plus rares.

(Les Éditions La Presse, 2017, 224 p., 29,95 \$, 978-2-89705-674-5.)



⑩ Parce que la mode est une industrie qui mérite d'être révolutionnée, il faut découvrir le premier livre de **LÉONIE DAIGNEAULT-LECLERC**, *Pour une garde-robe responsable*. Elle-même designer de vêtements écolos – elle a fondé Gaia & Dubos – son livre se veut un plaidoyer en faveur des achats vestimentaires plus réfléchis. Dès le début du livre, on comprend rapidement que l'importance de mieux choisir nos vêtements passe par une recherche d'informations qui peut s'avérer complexe. Dans quelles conditions le vêtement a-t-il été fabriqué et avec quels matériaux? Grâce à son talent de vulgarisatrice,

l'auteure nous explique clairement ce qu'il faut favoriser dans nos achats, sans toutefois mentionner de marques, ce qui est bien apprécié. À la fin de chaque chapitre, une liste de questions de contrôle nous aide à faire de meilleurs choix vestimentaires. Une partie sur l'analyse de la confection d'un vêtement est aussi très utile, grâce à ses dessins hyperclairs. Finalement, des conseils sont offerts pour faire durer ses vêtements ou même pour leur donner une seconde vie. Un ouvrage très abouti.

(Les Éditions La Presse, 2019, 205 p., 28,95 \$, 978-2-89705-754-1.)



⑩

Mode de vie

⑪ Se convertir au zéro déchet vous semble compliqué? Avec son désir de simplifier cet acte qui a un véritable impact sur la planète, **MÉLISSA DE LA FONTAINE**, dans son livre *Tendre vers le zéro déchet*, suggère une

multitude de gestes concrets qu'on peut adapter selon notre réalité. En début de livre, elle explique la genèse du mouvement zéro déchet, mais aussi les effets positifs que ce mode de vie peut avoir. Les conseils occupent



⑪





⑫



⑬

ensuite une bonne partie du livre. Que ce soit pour transformer sa salle de bains en endroit zéro déchet ou pour l'implanter dans notre milieu de travail, les solutions proposées sont faciles et abordables. Elle défait d'ailleurs le mythe qu'il s'agit d'un mode de vie plus coûteux, en argent et en temps. Si on désire s'initier à ce mode de vie, c'est le livre parfait pour débiter !

(Les Éditions La Presse, 2019, 192 p., 29,95 \$, 978-2-89705-825-8.) 

⑫ Le tourisme n'est pas toujours vert. Voyager en avion, par exemple, cause des effets désastreux en raison de la lourde empreinte carbone qu'il génère. Si vous avez envie de voyager de façon plus écologique, pourquoi ne pas le faire localement ? C'est ce que propose le livre d'**YVES SÉGUIN**, *Marcher à Montréal*, un guide complet pour voyager à pied ou en transport en commun, dans un rayon de 60 km autour de la métropole, incluant Laval, la Rive-Nord et la Rive-Sud. Les randonnées sont classées par thèmes, telles les promenades à caractère historique, celles en forêt ou même celles qui bordent l'eau. On aime que des randonnées à faire avec son chien aient été spécialement désignées. Après un long préambule qui aborde une foule de sujets, tels la faune, la flore, mais aussi l'équipement, la préparation et l'alimentation des randonneurs, on plonge enfin dans les itinéraires prévus. Chacun d'entre eux est doté d'un kilométrage et d'une durée approximative de la balade. Les instructions sont claires et on y trouve même quelques bonnes adresses où s'arrêter

un instant. Une vingtaine de cartes détaillées rendent l'exploration encore plus aisée. Le tout donne bien envie de prendre son temps et de déambuler en explorant notre territoire.

(Guides de voyage Ulysse, 2019, 208 p., 22,95 \$, 978-2-89464-026-5.) 

⑬ Quand on aborde les modes de vie responsables, on parle souvent aussi de la réduction du gaspillage. Achats impulsifs, consommation des produits jetables... Et si on s'intéressait un peu plus à nos dépenses ? On verrait comment le fait de prendre soin de ses sous peut avoir un impact sur la planète. Dans *Vivez mieux pour moins*, **BÉATRICE BERNARD-POULIN** fournit de bonnes pistes pour s'y mettre. On découvre comment planifier un projet d'épargne, que ce soit pour un voyage (en train !) qui nous fait envie, mais aussi pour une consommation plus responsable, qui peut impliquer parfois des dépenses de départ plus importantes (comme l'achat d'une voiture électrique ou de panneaux solaires). En détail, on nous explique comment réaliser un budget – et s'y tenir ! –, comment bien choisir où déposer ses épargnes et comment régler ses dettes pour avoir une meilleure santé financière. Le reste du livre est utilisé comme un journal où on y note nos projets, notre budget, nos dépenses et nos revenus. C'est l'outil parfait pour ceux qui désirent réfléchir à leurs finances sans trop se compliquer la vie.

(Les Éditions Goélette, 2018, 192 p., 19,95 \$, 978-2-89690-909-4.)

⑭ On a rencontré d'abord **FLORENCE-LÉA SIRY** dans la section « À table ! », en page 12, la voici de retour avec un guide pratique pour s'initier au zéro déchet. Dans *La consommation dont vous êtes le z'héros*, elle nous présente des idées pour se mettre en mode zéro déchet de façon sympathique et décomplexée. La présentation comporte plusieurs encadrés qui révèlent de chouettes idées

pour donner une seconde vie à certaines de nos possessions (quoi faire avec nos draps usés, par exemple). Créative à souhait, l'auteure suggère aussi quelques créations à faire soi-même (ce qu'on appelle le *DIY*). Parmi ses suggestions, on retient le sac à pain baguette fait à partir d'une manche de chemise.

(Les Éditions de l'Homme, 2018, 168 p., 29,95 \$, 978-2-7619-5105-0.) 



⑭

Vive le minimalisme !

Une des façons de consommer mieux, c'est de consommer moins. C'est l'idée de départ de deux livres publiés récemment. Voici deux réflexions sur le minimalisme inspirantes et différentes.

⑮ Tout d'abord, il y a le minimalisme sacré, de **JOSÉE-ANNE SARAZIN-CÔTÉ**. Dans son livre, *Plus de bonheur, moins du reste*, elle aborde les questions du désencombrement matériel, mais prend aussi en considération le désencombrement de notre cœur et de notre esprit qui l'accompagne. Par exemple, elle explique que posséder moins de vêtements allège nos matins : adieu les 50 choix d'habits ! Et que dire des bibelots qui prennent la poussière ? Moins on en a, mieux c'est ! Le livre contient aussi des suggestions de comptes Instagram qui peuvent nous inspirer et des témoignages de personnalités qui apprécient ce mode de vie. Le ton est convivial et porte à la réflexion sans provoquer.

(Les Éditions Goélette, 2019, 192 p., 24,95 \$, 978-2-89690-970-4.) 



⑮

⑯ Pour **LAURIE BARRETTE** et **STÉPHANIE MANDRÉA**, les deux femmes derrière la compagnie Dans le sac, qui vend des produits écoresponsables, le minimalisme ressemble davantage à la fameuse simplicité volontaire, comme l'abordait Serge Mongeau au tournant des années 1980. Très joliment agrémenté de photos toutes simples, *Minimal. Pour un mode de vie durable* regroupe des conseils inspirants pour vivre une vie moins encombrée. On aime bien ceux sur le matériel nécessaire quand on achète en vrac ou les recettes simples de produits ménagers. Une petite section recettes donne l'eau à la bouche, avec ses boules d'énergie et son lait végétal maison. Pour s'inspirer à partir d'un livre aussi beau qu'utile, c'est par ici !

(Parfum d'encre, 2019, 232 p., 29,95 \$, 978-2-92425-180-5.)



⑯



LA surconsommation ET L'APPEL À LA DÉCROISSANCE



À l'heure où la jeunesse du monde, mobilisée derrière Greta Thunberg, entraîne les autres générations dans une vaste prise de conscience des dérèglements climatiques qui nous guettent, il importe de bien se documenter sur les causes qui en sont à l'origine. Peu importe l'angle sous lequel nous abordons la question, le mode de vie occidental axé sur la consommation à outrance apparaît comme une des causes de la pollution qui entraîne des bouleversements climatiques. Si la consommation individuelle est loin d'être la seule raison de ce chamboulement, elle est, à l'évidence, le seul domaine où tout un chacun a le pouvoir d'agir. Nous présentons ici un choix d'essais qui tentent de définir la surconsommation et de cerner la spirale infernale que constitue, selon la majorité des chercheurs, le désir de croissance économique infini dans lequel notre époque s'inscrit. Certains penseurs s'attardent à développer des théories pour mieux comprendre les mécanismes de ce régime, alors que d'autres cherchent des pistes de solutions concrètes; tous participent de la même volonté de briser un modèle sociétal dont la science nous dit qu'il est globalement délétère. ►



① Dans son livre *Le piège de la société de consommation*, aux éditions Liber, le professeur en sciences économiques et administratives de l'Université du Québec à Chicoutimi **DAMIEN HALLEGATTE** établit une véritable typologie de la consommation. Selon le chercheur, la consommation procède d'une promesse de récompense sans cesse frustrée, qui emporte le consommateur dans un cercle vicieux aussi néfaste qu'inexorable. En gros, la culture de la consommation s'établirait sur le mythe d'une liberté individuelle qui prendrait racine dans le choix que fait le consommateur en se procurant un produit. Ce qui apparaît à l'acheteur comme l'expression d'une liberté individuelle devient rapidement, pour le penseur, l'assujettissement à des pulsions primaires, telles que l'apathie et le désir de s'inscrire dans une hiérarchie sociale. Alors que le consommateur se convainc de faire un choix éclairé, il appert que ses pulsions sont en fait conditionnées par la publicité et le marketing. Cet essai riche et limpide propose de déconstruire la mécanique psychique de la consommation afin d'aider les consommateurs à s'affranchir d'un modèle qui les enferme plus qu'il ne les libère.

(Liber, 150 p., 2019, 18 \$, 978-2-89578-679-5.)

② Lorsque la journaliste libano-canadienne **GISÈLE KAYATA EID** s'est attablée pour écrire un livre sur la consommation, elle n'a pas voulu faire un pamphlet qui pourfendrait la société de consommation et encore moins un livre de croissance personnelle qui fournirait des trucs pour s'en libérer. Elle a plutôt décidé de regrouper des témoignages de consommateurs afin de raconter des histoires qui illustrent comment le « grand ogre de la consommation » opère pour englober un à un ses sujets. Dans *Consommation inc.*, chez Fides, on s'intéresse à la surconsommation « parce que c'est la grande maladie d'amour indélébile » qui est omniprésente à notre époque. La surconsommation définit et enferme notre époque dans l'insatisfaction perpétuelle qu'elle engendre et à laquelle elle s'abreuve. La journaliste emploie un ton ironique, parfois badin, pour mieux montrer, par la caricature, les travers selon lesquels tout un chacun se laisse absorber par l'économie du désir frustré. Un livre fort éclairant, qui se lit très aisément, vu le ton léger selon lequel les histoires, pourtant lourdes de sens, sont racontées.

(Fides, 200 p., 2018, 27,95 \$, 978-2-76214-142-9.)



①



②

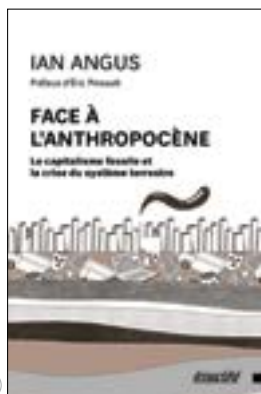
③



③ L'excès de consommation a un impact probant sur l'environnement, mais qu'en est-il de ses répercussions sur notre mode de vie au quotidien? Sans nier l'effet sur le milieu engendré par la surconsommation, la conseillère en environnement **MARLÈNE HUTCHISON** tend à recentrer le débat sur l'incidence qu'elle a sur l'organisation du temps de ceux qui sont pris dans son cercle vicieux. Appuyé sur une solide documentation, *Vice caché. Les effets sournois de notre surconsommation sur notre santé et l'environnement*, aux éditions MultiMondes, entend démontrer qu'il y a des solutions possibles pour se sortir de la spirale infernale d'un mode de vie orienté sur l'achat perpétuel. On y aborde certaines notions psychologiques qui expliquent ce qui motive un individu à se vouer ainsi à la dépense et confronte notre mode de vie à un ensemble de statistiques qui risquent fort d'ébranler les certitudes, sinon la naïveté, des consommateurs.

(Éditions MultiMondes, 216 p., 2012, 24,95 \$, 978-2-89544-194-6.)

④



④ Selon les chercheurs Paul Josef Crutzen et Eugene Stoermer, l'arrivée dans l'ère industrielle aurait propulsé notre monde dans une nouvelle période géologique : l'anthropocène. En gros, il s'agit de constater que la pollution engendrée par l'homme modifie à ce point le climat sur terre qu'une extinction massive de la vie sur terre est en cours. Le rédacteur en chef de la revue *Climate and Capitalism*, **IAN ANGUS**, saisit la théorie à bras-le-corps pour démontrer comment la surexploitation des ressources fossiles est l'œuvre d'un capitalisme débridé, n'ayant que le désir d'infinie croissance pour tout horizon. Dans *Face à l'anthropocène. Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre*, chez Écosociété, il fédère les plus récentes découvertes scientifiques au sujet des dérèglements climatiques avec une forme de marxisme écologique où la lutte des classes se fait désormais entre l'homme et son environnement. Voici un ouvrage incroyablement bien documenté, qui fait le pont entre les sciences sociales et naturelles afin d'établir des voies de sortie viables pour tous.

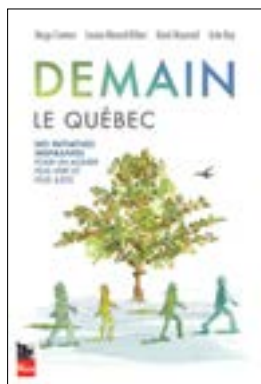
(Écosociété, 288 p., 2018, 27 \$, 978-2-89719-416-1.)

⑤ La raison principale qui pousse les penseurs à développer le concept de décroissance, en opposition avec la surconsommation, est la volonté de protéger l'environnement. L'époque actuelle regorge de gens conscients à la nécessité d'intervenir de manière radicale sur nos modes de production afin de réduire leur impact sur le climat. Inspirés par le film *Demain*, du français Cyril Dion, des gens de la fondation David Suzuki sont allés à la rencontre de Québécois qui innovent dans leur domaine afin de créer de meilleures conditions d'existence pour le futur. Dirigé par **KAREL MAYRAND, DIEGO CREIMER, LOUIS HÉNAULT-ETHIER** et **JULIE ROY**, le collectif *Demain le Québec. Des initiatives inspirantes pour un monde plus vert et plus juste*, aux Éditions La Presse, propose un ensemble étonnant de solutions applicables, et appliquées, qui auront, à court ou moyen terme, un impact réel sur nos conditions d'existence. Le livre se veut une sorte de réplique par l'exemple au cynisme et au découragement qui caractérisent trop souvent l'attitude du quidam devant le grand défi environnemental.

(Les Éditions La Presse, 224 p., 2018, 28,95 \$, 978-2-89705-681-0.)



⑤



⑥



⑥ Pour nombre de penseurs, l'obsession capitaliste de la croissance économique infinie est le mythe à abattre pour retrouver une certaine forme de santé sur terre. Que ce soit relativement à une question de santé environnementale ou, plus simplement, à une quête de sens qui se perd dans les dédales de la consommation, le politologue **PAUL ARIÈS** propose de casser le moule du système dans lequel nous évoluons. La société impose un paradigme du « tout à consommer »? Eh bien, désobéissons! Voilà, grossièrement, la posture qu'il adopte dans *Désobéir et grandir. Vers une société de la décroissance*, aux éditions Écosociété. Dans cet essai, à la fois lucide et virulent, il s'en prend non seulement aux modes de consommation commerciaux, mais également aux vendeurs du temple que sont, selon lui, les spéculateurs environnementaux et les vendeurs de développement durable, qui ne font que reproduire, dans un cadre acceptable, les mêmes

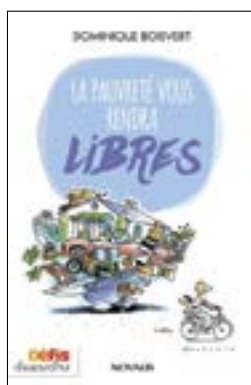
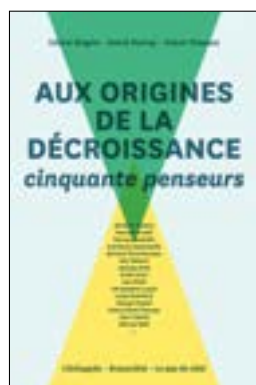
poncifs que les autres. Son combat contre la croissance à tout vent se veut à la fois bénéfique pour l'environnement, mais, par extension, tout autant pour la qualité de notre existence.

(Écosociété, 240 p., 2018, 18 \$, 978-2-89719-348-5.) 

⑦ La décroissance économique est un concept qui est de plus en plus discuté. Largement présent dans le discours universitaire, il fait progressivement son nid dans le langage public. Dans *Aux origines de la décroissance. Cinquante penseurs*, chez Écosociété, on s'attarde à retracer les origines de l'idée dans cette anthologie composée d'extraits de textes fondateurs, par cinquante penseurs qui sont liés de près à cette mouvance idéologique. Dans cette histoire en forme de parcours philosophique, on retrace les germes du concept jusqu'au XIX^e siècle. On survole les œuvres de Guy Debord, Hannah Arendt, Jacques Ellul et autres Henri-David Thoreau, entre autres. Il s'agit d'un ouvrage riche pouvant servir d'introduction parfaite tant pour le chercheur qui commence à s'intéresser à l'idée ou pour l'étudiant qui doit réfléchir à celle-ci dans une perspective large, mais rigoureuse.

(Écosociété, 320 p., 2017, 34 \$, 978-2-89719-329-4.) 

⑧ À l'inverse du spectre de la croissance économique se trouve inmanquablement la pauvreté. C'est elle que le consommateur, enhardi par l'avidité matérielle qui l'habite, fuit à tout prix. C'est pourtant ce à quoi aspire l'avocat et fondateur du Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV), **DOMINIQUE BOISVERT**, dans *La «pauvreté» vous rendra libres!*, aux éditions Novalis. Dans cet essai, qui s'adresse tant aux chrétiens qu'aux non-croyants, on puise dans le message des évangiles afin d'élaborer une manière d'envisager l'existence basée sur une richesse spirituelle et intérieure plutôt que



Le monde du travail à tout âge!

De l'adolescence, à la retraite en passant par le changement de carrière



Découvrez nos guides pratiques créés par des experts des domaines de l'orientation et de l'emploi!

Découvrez nos publications

septembre.com

1 800 361-7755



Septembre
ÉDITEUR

9



matérielle. En fait, selon l'auteur, la pauvreté ne devrait pas rimer avec misère, mais, au contraire, avec une certaine forme de liberté, tant sur le plan matériel que spirituel, tant il est possible de comprendre autrement cette notion. Il s'agit d'un tout petit essai tout à fait percutant, qui risque fort de pousser le lecteur à remettre en question son rapport à la consommation, pour peu qu'il accepte que certains préceptes du Christ fassent partie de sa vie.

(Novalis, 87 p., 2016, 15,95 \$, 978-2-89688-214-4.) 

10



⑨ La consommation de masse est synonyme d'exploitation massive des ressources. En 2011, le gouvernement québécois mettait en place un vaste projet d'exploitation des ressources naturelles du Grand Nord : le Plan Nord. Alors que les minières applaudissaient la manne de subventions et de financement des infrastructures dont elles allaient pouvoir profiter, des voix discordantes se faisaient entendre. Dans *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière*, aux Presses de l'Université du Québec, l'anthropologue **CATHERINE DELISLE L'HEUREUX** s'intéresse à la dissidence des femmes autochtones face à ce projet. Elle base ses observations sur des études qui ont été menées dans les communautés directement touchées par les chantiers en développement. Elle fait le portrait de certaines militantes, nous permettant de comprendre leurs motivations et leur méthodologie. L'ouvrage s'inscrit en parfaite intelligence avec les plus récentes théories du féminisme autochtone et s'avère un puissant outil pour démythifier le discours d'opposition à l'exploitation sauvage des ressources de ceux qui habitent le territoire en voie d'être dévasté.

(Presses de l'Université du Québec, 200 p., 2018, 32 \$, 978-2-76054-953-1.) 

11



Dans son essai *L'économie politique des ressources au Québec*, aux Presses de l'Université Laval, il présente le modèle qui a cours en ce moment au Québec, qui est de l'ordre de la tendance à l'extractivisme à tout vent, dont le Plan Nord est la manifestation la plus concrète, et demande si ce paradigme ne pourrait pas, au contraire, faire place à une manière de faire qui favoriserait le développement durable. Il concentre son analyse sur trois secteurs clés de l'économie québécoise que sont la forêt, l'industrie porcine et l'énergie éolienne. Il invoque le concept de gouvernance pour énoncer quelle forme pourraient prendre ces exploitations si le but était celui d'un état mature et durable plutôt que celui d'un modèle qui court à sa perte en étirant, jusqu'à l'épuisement, la générosité de dame nature.

(Presses de l'Université Laval, 242 p., 2018, 30 \$, 978-2-76373-744-7.) 

⑪ Véritable vedette chez les lecteurs de gauche, des deux côtés de l'Atlantique, le philosophe **ALAIN DENEALT** poursuit son travail de déboulonnement des mythes capitalistes, dont il considère représenter un néo-colonialisme décomplexé. Cette colonisation s'impose selon différentes mécaniques, notamment, en ce qui a trait à l'environnement, par la mainmise qu'ont les grandes entreprises sur les ressources naturelles. Dans *L'économie de la nature*, premier tome de la série « Feuilleton théorique », chez Lux éditeur, l'auteur retrace les origines de la notion d'écologie. Il fait remonter le concept au XVIII^e siècle, alors qu'on l'appelait encore « économie de la nature » chez des penseurs comme Gilbert White et Charles Darwin. Il démontre comment ce vaste tissu d'interactions entre les différentes entités qui constituent la nature, dont l'homme, a été subordonné à l'économie de marché et comment la quête du profit a mis en place une science de l'agriculture dont nous éprouvons aujourd'hui les contrecoups. Il s'agit d'un très bref brûlot qui tente, dans un ton incisif et sans concessions, de nous faire réaliser que la dichotomie apparente entre « économie » et « écologie » est le résultat du geste des exploiters à outrance et que réconcilier

⑩ Pour le professeur en développement régional et en sciences politiques **YANN FOUR-NIS**, la pression qu'exerce la consommation de masse sur l'exploitation des ressources naturelles est l'occasion d'interroger le sens que nous voulons donner, collectivement, à notre manière de contrôler l'environnement.

ces deux concepts est peut-être la voie royale vers le retour à un équilibre rendant la survie possible à l'échelle planétaire.

(Lux éditeur, 142 p., 2019, 19,95 \$,
978-2-89596-299-1.)



⑫ Si la surconsommation apparaît, pour plusieurs spécialistes, comme une échappatoire à un mal de vivre, il existerait d'autres moyens de combler cette avidité. Pour le jeune chercheur en lettres **SÉBASTIEN SAINTE-CROIX DUBÉ**, la quête effrénée vers le divertissement de masse participe de cette même tendance à l'engourdissement social. Dans son essai *La culture du divertissement. Art populaire ou vortex cérébral*, publié chez Varia, il considère que la surconsommation de produits de divertissement, tels que les séries télé écoutées en rafale, ou le cinéma populaire, constitue une sorte de voile anesthésiant derrière lequel nous perdons de vue le régime de conditionnement qui nous pousse à consommer toujours plus. Cette sorte de fuite en avant dans la fiction nous ferait accepter ce qu'il considère comme une sorte de régime totalitaire comparable à celui décrit par Aldous Huxley, au début du XX^e siècle. Le problème, selon l'auteur, n'est pas tant le divertissement en soi, qui est nécessaire à l'équilibre mental de tous, mais bien l'abus, voire l'omniprésence de futilités qui captivent notre attention et nous détournent d'une certaine volonté de révolution, ou de changement radical de notre civilisation.

(Varia, coll. « Proses de combat », 192 p., 2018, 22,95 \$,
978-2-89606-113-6.)



⑬ La journaliste et altermondialiste bien connue **NAOMI KLEIN**, dont les droits de traduction en français pour l'Amérique sont détenus par Lux éditeur, a publié *La maison brûle. Plaidoyer pour un new deal vert*, cet automne. Cette anthologie de courts textes, réunis sous une paraphrase de la politique mise en place par Roosevelt pour lutter contre la Grande Dépression, propose une transformation radicale de l'économie afin de lutter contre les changements climatiques et les inégalités sociales. L'auteure démontre comment ce qui a longtemps été relégué à une éventualité peu probable est devenu une catastrophe imminente et comment cet engourdissement généralisé des populations occidentales impose désormais des plans d'action plus déterminés que jamais. Les lecteurs habitués au travail de Naomi Klein retrouveront la même plume acérée et le même souci de rigueur dans la documentation que dans ses précédents ouvrages, alors que ceux qui la lisent pour la première fois découvriront une voie forte du journalisme contemporain et des pistes de solution applicables, pour peu que les gens se décident à faire pression sur les gouvernements afin qu'ils passent finalement à l'action pendant, dit-elle, qu'il en est encore temps.

(Lux éditeur, 312 p., 2019, 24,95 \$,
978-2-89596-315-8.)



⑫



⑬

Amélie **Perron**



Des publics à (re)trouver

COUP D'ŒIL SUR L'ACCÈS À LA CULTURE À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE

La chose aurait été impossible il y a quinze ans.

Sur Facebook, des centaines d'internautes assistent en direct au dévoilement de la programmation 2019-2020 de l'Opéra de Montréal. Au fil de la présentation, des commentaires et des symboles « j'aime » défilent à la droite de l'écran. Certains expriment leur enthousiasme devant les productions annoncées, d'autres profitent de l'occasion pour s'informer du prix des abonnements de saison. C'était au printemps dernier.

En remontant le fil de la page Facebook de l'organisation, on constate que des répétitions et des conférences sont aussi diffusées en direct, à l'occasion. La plupart des vidéos cumulent quelques milliers de visionnements.

Le phénomène a été décrit dans un mémoire de recherche dirigé par Christian Poirier, professeur à l'Institut national de recherche scientifique (INRS). « C'est absolument fascinant ! » s'exclame monsieur Poirier. « Il y a un public de l'Opéra de Montréal qui visionne uniquement les avant-spectacles, sur Facebook ! En entrevue avec mon étudiant, ils [les internautes] disaient : "pour moi c'est du bonbon, parce que je n'ai pas envie, pour x raisons, de me rendre à la salle de spectacle." Donc l'Opéra de Montréal est en train de se développer, depuis trois ans, un public extramontréalais extrêmement intéressant ! »

Ce cas de figure démontre bien à quel point les façons d'accéder à la culture se sont diversifiées ces dernières années. Il est vrai que, pour un trentenaire amateur de musique ou de cinéma vivant aujourd'hui, le contraste est saisissant. De l'iconique Walkman de Sony à Spotify, il y a un monde. Et c'est peut-être effectivement du côté des canaux de diffusion que l'on a pu assister aux bouleversements les plus importants. En deux ou trois

décennies seulement, une énorme part des ventes de disques, de DVD et de billets de cinéma a été engloutie par des géants numériques venus leur faire concurrence. À titre d'exemple, un rapport de l'Observateur des technologies médias paru l'été dernier révélait que 37 % des ménages francophones québécois, soit plus d'un million de personnes, sont abonnés à Netflix. En 2014, ils n'étaient que 12 %.

« Le numérique a certainement amené des changements de fond, mais il y a des continuités majeures dans chaque secteur, que ce soit dans le livre ou en musique. »

Christian Poirier, professeur à l'INRS

UNE RÉVOLUTION ? UN INSTANT...

Peut-on pour autant parler de révolution ? « Le numérique, ça n'a pas été une révolution », tranche Christian Poirier, « ça a été une transformation majeure, radicale, mais pas une révolution. Une révolution, c'est vraiment un changement de paradigme total. Le numérique a certainement amené des changements de fond, mais il y a des continuités majeures dans chaque secteur, que ce soit dans le livre ou en musique. »

Beaucoup de choses n'ont effectivement pas changé, ou si peu : on produit toujours des films et des séries télé, dont les meilleurs sont couronnés lors de cérémonies, la plupart télédiffusés et largement commentés et analysés par le grand public et les médias. Aussi, malgré l'abondance d'applications et de sites Web ayant recours à des algorithmes capables d'étudier nos moindres agissements en ligne pour ensuite nous inviter à visionner ceci ou écouter cela, on préfère toujours se fier à ce que notre entourage fait ou à ce qu'il nous recommande. « C'est ce qu'on appelle le mimétisme culturel, explique monsieur Poirier, ça demeure encore très fort. »

Et pour cause. Difficile de faire un choix éclairé devant toute l'offre qui se déploie aujourd'hui à la vue du commun des mortels. Pour réduire l'incertitude, on cherche à être conseillé, à être guidé. Pour ce faire, rien de tel qu'un bon ami qui nous connaît bien. C'est d'ailleurs ce qu'a révélé un sondage mené par le Conseil des arts de Montréal dont les résultats ont été publiés plus tôt cette année. Les répondants ont en effet indiqué que la recommandation classique (« As-tu lu ça ? », « As-tu vu ce film-là ? ») figure toujours parmi les méthodes privilégiées pour découvrir du nouveau contenu culturel.

LA CULTURE EN TROIS TEMPS

À ceux qui ont l'impression que les plateformes de diffusion en ligne ont tout changé, et pas nécessairement pour le mieux, Christian Poirier propose d'effectuer un retour cent ans en arrière.

À l'époque, la télévision n'existe pas, et la radio n'en est qu'à ses balbutiements. Comment définit-on alors la culture ? « On est dans la culture avec un grand C », explique monsieur Poirier. « C'est l'idéal de l'élévation de l'esprit : la musique classique, le théâtre, la grande littérature... C'est la haute culture, la culture dite "des élites". »

L'arrivée de la radio, de la télévision et du cinéma assène un premier coup de barre à l'industrie. C'est ce que l'expert qualifie de « premier élargissement ». C'est le début de la démocratisation de la culture. La télévision entre dans les foyers québécois et permet à la population de visionner des œuvres mettant en vedette des personnages qui lui ressemblent et à qui elle s'identifie.



Christian Poirier

Au fil des décennies qui suivent, une foule d'innovations technologiques viennent ébranler à nouveau l'industrie culturelle. Tour à tour, la vidéocassette, le vidéoclip, le disque compact puis le DVD forcent la main des créateurs et des diffuseurs, qui doivent sans cesse s'adapter.

Et maintenant ? « Aujourd'hui, on est ailleurs », lance monsieur Poirier. « Depuis vingt ou trente ans, on assiste à un élargissement encore plus grand de la culture. On ne parle plus uniquement de démocratisation, mais bien de démocratie culturelle. »

Les définitions de ce qu'est la culture se multiplient au même rythme que les façons d'y accéder. Les consommateurs ne font plus que recevoir passivement du contenu ; grâce au numérique, ils deviennent eux-mêmes acteurs et diffuseurs. Pour Christian Poirier, le défi des institutions est maintenant de capter l'attention du public et de mettre en place des dispositifs de médiation culturelle. Il ajoute : « Ce n'est pas parce que tu mets du contenu culturel en ligne que les gens vont aller le consulter. C'est là que les dispositifs de médiation sont cruciaux. »

Les algorithmes nous enferment-ils dans des bulles de filtre culturelles ?

Nombre d'experts se sont penchés sur le phénomène des « bulles de filtre ». Certains avancent qu'en présentant aux internautes des contenus qui rejoignent leurs champs d'intérêt, les réseaux sociaux empêcheraient les utilisateurs de leurs plateformes d'être exposés à des propos entrant en contradiction avec leurs opinions. En bref, plus un internaute consomme d'un certain type d'information, plus la plateforme lui en présentera, et moins il sera mis face à une grande variété d'idées. Celui-ci se retrouverait enfermé dans ce que l'on appelle une « bulle de filtre », ou une « chambre d'écho ».

Fait-on face à ce même phénomène sur les plateformes diffusant du contenu culturel, sachant que plusieurs ont recours à des algorithmes pour recommander du contenu ? Claude Vaillancourt, auteur de *La culture enclavée*, le croit. Dans son essai, paru en octobre dernier, il affirme : « D'une façon générale, les algorithmes échouent à guider les amateurs vers des œuvres variées, ils ne favorisent pas les découvertes, l'imprévu, le risque ; ils condamnent ceux qui les consultent à suivre une inévitable routine, à vivre dans un monde clos. »

Une inquiétude que d'autres ont déjà exprimée. Dans un article du *New York Times* paru en 2017, l'auteur,

Farhad Manjoo, va jusqu'à parler de « polarisation de la culture ». Celui-ci avance que les grands rendez-vous télévisuels d'autrefois permettaient à toute une nation de partager les mêmes codes et référents culturels. Or, ajoute-t-il, si certaines séries parviennent toujours à attirer de vastes auditoires (on n'a qu'à penser à l'engouement entourant *Game of Thrones*), le public a autrement tendance à se fragmenter et à ne consommer que le contenu qui l'intéresse.

Si c'est bien le cas, est-ce la faute des algorithmes ? Viêt Cao, gestionnaire et analyste principal chez Synapse C, nuance : « Je pense que, comme toute technologie, elle [la technologie derrière les algorithmes] n'est pas bonne ou mauvaise en soi. » Celui-ci souligne qu'en dehors des plateformes de diffusion numériques, les algorithmes pourraient s'avérer fort utiles, notamment dans les bibliothèques. « On pourrait peut-être s'en servir pour trouver des livres à acheter en se basant sur le niveau de lecture du livre ou sur le budget, par exemple. » Celui-ci convient toutefois que « les algorithmes ne sont pas parfaits » et conclut : « On pourrait peut-être faire en sorte que l'utilisateur soit plus actif, qu'il ne fasse pas que “subir” l'algorithme ».

SUR TOUTES LES LÈVRES : LA DÉCOUVRABILITÉ

L'attention du public, des organismes travaillent d'arrache-pied à tenter de la capter depuis quelques années. Chez Synapse C, anciennement le Pôle sur les données massives en culture, on souhaite permettre au milieu culturel québécois de rayonner en utilisant... des données. « Beaucoup d'organisations culturelles possèdent des données, plus qu'elles ne le croient, mais n'ont pas forcément les capacités à l'interne de les exploiter et de les valoriser, par manque de temps, d'expertise ou de ressources », explique Viêt Cao, gestionnaire et analyste principal. Celui-ci cite le cas du Quartier des spectacles de Montréal, qui a pu, en colligeant les données fournies par plusieurs partenaires, obtenir de précieuses informations sur les publics fréquentant les institutions du Quartier des spectacles.

Ces informations permettront notamment d'ajuster l'offre de produits culturels pour satisfaire un public de moins en moins homogène.

Cet exemple démontre bien à quel point les organismes culturels doivent désormais rivaliser de ruse et de créativité pour atteindre leurs publics potentiels. Avec l'explosion de l'offre en ligne, il devient crucial de se démarquer pour être lu, vu ou entendu. Comme l'illustre Christian Poirier, « ce n'est pas parce qu'on met 1000 chansons québécoises sur un site Web que l'intérêt du public sera là ! »

« On pourrait peut-être faire en sorte que l'utilisateur soit plus actif, qu'il ne fasse pas que “subir” l'algorithme. »

Viêt Cao, gestionnaire et analyste principal, Synapse C

« Beaucoup d'organisations culturelles possèdent des données, plus qu'elles ne le croient, mais n'ont pas forcément les capacités à l'interne de les exploiter et de les valoriser, par manque de temps, d'expertise ou de ressources. »

Viêt Cao, gestionnaire et analyste principal, Synapse C

Photo : Frédéric Faddou



Viêt Cao

Dans le domaine, on désigne par le terme « découvrabilité » ce potentiel que possède une œuvre de capter l'attention d'un auditoire. Malheureusement, le contenu québécois ne fait pas bonne figure à ce chapitre, les algorithmes ayant tendance à reléguer dans l'ombre nos créateurs. Aux yeux de Viêt Cao, cela pourrait être attribuable à au moins trois facteurs. « Je dirais que les données liées aux œuvres ne sont pas forcément

structurées pour être bien visibles en ligne. C'est pour cette raison qu'on voit beaucoup de projets sur la découvrabilité en ce moment. Par ailleurs, les organismes n'ont pas de contrôle sur tout. Si on recherche du contenu francophone, les plateformes vont nous présenter du contenu issu de la francophonie, sauf que le Québec n'est pas un territoire ou un pays officiel. Notre contenu va donc peut-être être plus difficile à trouver. Finalement, dans l'industrie culturelle, je pense qu'on a eu tendance à moins se mettre à la place de l'utilisateur et à se demander : comment il cherche ? comment il trouve ? »



INDISPENSABLES MÉTADONNÉES

Ce sont des questionnements auxquels Joanie Grenier, doctorante en littérature à l'Université de Sherbrooke et responsable du secteur du livre au LATICCE (Laboratoire de recherche sur la découvrabilité et les transformations des industries culturelles à l'ère du commerce électronique), consacre beaucoup de temps. Elle constate, elle aussi, qu'il y a encore beaucoup de chemin à parcourir pour rendre le contenu québécois accessible en ligne. « Quand on entre dans une librairie physique, on est dans un espace circonscrit. La bâtisse ne peut pas contenir trois millions de livres. L'offre est soigneusement sélectionnée pour plaire au public de la librairie, qui est local. L'enjeu, quand on tombe dans des plateformes de vente en ligne comme Amazon, c'est qu'il n'y a plus de barrière physique. La question c'est : comment on fait pour que nos livres québécois soient visibles parmi les millions de livres qu'on peut trouver sur Amazon et sur internet ? »

Pour le moment, il n'y a pas de réponse claire à cette interrogation. Madame Grenier indique toutefois qu'on porte dans le milieu une grande attention à l'optimisation des métadonnées liées aux produits culturels. Pour un livre vendu en ligne, par exemple, cela peut vouloir dire de bien vérifier que l'on a entré sans faire d'erreurs le nom de l'auteur, le titre et le code ISBN du livre à ajouter à l'inventaire numérique. La tâche peut sembler fastidieuse, mais elle est aujourd'hui incontournable : « Si le titre d'un livre est mal écrit, qu'il y a une faute dans le nom de l'auteur ou qu'on a oublié d'ajouter une pochette de couverture, le livre pourrait ne pas être visible ou difficilement accessible pour quelqu'un qui le cherche en ligne.

ET LE LIVRE ?

Le livre papier, justement. Comment s'en sort-il ? « Le livre me semble être moins affecté par le virage numérique que la musique ou le cinéma », affirme Joanie Grenier. Effectivement, l'arrivée de la liseuse électronique ne semble pas avoir fragilisé outre mesure l'industrie du livre. Pourtant, la prémisse avait de quoi charmer : l'appareil, de la taille d'un livre de poche, devait permettre d'emporter avec soi l'entièreté de sa bibliothèque personnelle, ou presque. Or, au Québec comme ailleurs, l'écrasante majorité des livres vendus le sont en version imprimée. Pourquoi ?

« C'est une bonne question ! Je pense que beaucoup de gens cherchent la réponse ! » affirme sans détour madame Grenier.

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer la relative stabilité du milieu de l'édition face au virage numérique. La chercheuse affirme qu'il est possible que le manque de valeur ajoutée du livre numérique le rende moins attrayant aux yeux du public. « Souvent, ce que les gens vont acheter, ça va être des fichiers EPUB ou des fichiers PDF. En général, aucun contenu n'est ajouté. C'est vraiment exactement comme le contenu du livre papier, mais qu'on lit sur une liseuse, sur son téléphone cellulaire ou sur son ordinateur. »

« La question c'est: comment on fait pour que nos livres québécois soient visibles parmi les millions de livres qu'on peut trouver sur Amazon et sur internet ? »

Joanie Grenier, responsable du secteur du livre au LATICCE

C'est donc dire que les avantages du numérique ne seraient pas, pour le moment, assez importants pour que la transition vaille le coup. Pour illustrer son propos, Joanie Grenier y va d'une anecdote personnelle. « Il y a quelques années, j'ai acheté plusieurs livres de type "originellement numériques". Ce sont des livres créés spécifiquement pour le format numérique. Il s'en fait très peu. De tous les livres que j'ai achetés, moins de la moitié peut encore être consultée, parce qu'il y a eu trop de mises à jour des systèmes depuis, et les créateurs n'ont pas été en mesure de poursuivre le projet. » Contrairement au livre papier, les livres numériques présentent donc un écueil important : celui de devenir potentiellement inutilisables en raison de l'évolution constante de la technologie.

leslibraires.ca

un atout pour les institutions

Recherche d'une liste d'ISBN

Fonction de listes multiples

et exportation en fichier Excel

Un catalogue de plus de
600 000 livres papier.

Plus de 100 librairies indépendantes
au Québec, en Ontario et dans les Maritimes
pour traiter vos commandes.

Les
libraires

Avec le
soutien de

socec
Québec

Besoin d'information
supplémentaire ?

Contactez **Maud Lemieux**,
coordonnatrice au
développement
institutionnel

Courriel :
mlemieux@leslibraires.ca

Téléphone :
418 948-8775, poste 236



C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles les lecteurs semblent préférer emprunter le livre numérique, plutôt que l'acheter. Dans un rapport publié en 2018 par De Marque, l'entreprise derrière la plateforme de prêts en ligne **pretnumerique.ca**, on apprend en effet que le prêt de livres de ce genre est en plein essor au Québec. Ainsi, depuis 2011, ce sont plus de sept millions d'ouvrages numériques qui auraient été empruntés à travers le réseau des bibliothèques publiques.

TIRER PROFIT DU NUMÉRIQUE

Que l'on parle de révolution ou de transformation numériques, une chose est sûre : le monde culturel est en ébullition et devra continuer à s'adapter à de profonds changements dans les habitudes de consommation culturelle de la population. Pour Viêt Cao, les institutions doivent, au minimum, être présentes en ligne. « On ne peut plus négliger d'avoir une présence en ligne. Trop de choses s'y passent. Que ce soit pour aller voir un spectacle en arts de la scène, pour acheter un livre ou pour aller à la bibliothèque, les gens vont d'abord faire des recherches en ligne pour gagner du temps. »



Joanie Grenier

Heureusement, les acteurs du milieu se mobilisent et mettent sur pied des projets stimulants pour aider les entreprises culturelles à négocier leur virage numérique. Monsieur Cao s'enthousiasme des outils qui pourraient être développés dans un futur pas si lointain. « Pourrait-on être un peu plus acteur, et pas juste récepteur, pas tout subir de l'algorithme? Imaginons par exemple un algorithme auquel on pourrait dire : je voudrais que, quel que soit le contenu que tu me recommandes, 30% de ce contenu soit québécois. Je pense qu'il y a certaines voies en ce sens qui mériteraient d'être développées. »

À l'Association des bibliothèques publiques du Québec, le virage numérique est bien amorcé. La prochaine étape, selon Ève Lagacé, c'est d'arriver à utiliser les données à la disposition de l'organisme pour développer des outils permettant d'améliorer l'expérience des usagers. « Toutes les données qu'on possède autour des livres, tout ce qu'on a comme données sur nos usagers, on souhaite l'utiliser pour mieux les servir, ou peut-être même aller chercher de nouveaux abonnés avec, notamment, de la recommandation de lectures ou de contenus. » Par ailleurs, celle-ci rappelle avec fierté que les bibliothèques québécoises ont été des pionnières en matière de services numériques. Le Québec est en effet le premier territoire francophone à offrir un service de prêt de livres numériques « fonctionnel et complet, si on compare à ce qui se fait ailleurs. La prochaine étape, c'est de rendre l'utilisateur plus autonome ».

« Ce n'est pas parce qu'il y a un déclin de l'assistance en salle qu'il y a un déclin de la consommation d'opéra. Les diffusions en direct des répétitions, elles, sont en pleine explosion! »

Christian Poirier, professeur à l'INRS

LE PUBLIC-ORCHESTRE

Plus que jamais, de l'avis de Christian Poirier, les institutions culturelles doivent établir des ponts avec leurs publics, de plus en plus mixtes et de moins en moins prévisibles. Il évoque le Festival du nouveau cinéma, qui propose désormais une section jeunesse, et le Festival de cinéma de la ville de Québec, où sont notamment organisées de tables rondes et des ateliers, certains destinés aux étudiants. « Donc là tu n'es plus que spectateur, tu es aussi acteur de quelque chose ! » ajoute monsieur Poirier.

Le public existe donc, mais il faut aller à sa rencontre, le questionner, s'informer de ses habitudes. C'est ce qu'a tenté de faire l'Opéra de Montréal avec sa stratégie numérique, indique le chercheur. « C'est un très bel exemple. Ce n'est pas parce qu'il y a un déclin de l'assistance en salle qu'il y a un déclin de la consommation d'opéra. Les diffusions en direct des répétitions, elles, sont en pleine explosion ! »

Ainsi, les organismes culturels ne peuvent plus s'imaginer que le seul fait de diffuser des œuvres garantira que le public sera présent pour les recevoir. « La communication, ce n'est plus d'émettre un message puis d'espérer qu'il sera intercepté par un récepteur », lance le chercheur Christian Poirier. Il poursuit : « aujourd'hui, la communication n'est plus linéaire. Elle est orchestrale. »

LA CULTURE ENCLAVÉE

Dans *La culture enclavée*, paru cet automne, l'essayiste **CLAUDE VAILLANCOURT** tente de démontrer que

la culture est prise au piège dans un marché déréglementé. De ce marché ne sortiraient gagnants que les plus puissants et les plus fortunés. Conséquence, selon lui ? La culture devient homogène, on évite de prendre des risques en reléguant les créations marginales dans l'ombre et les Netflix de ce monde confinent le public à des œuvres de plus en plus fades et dénuées de créativité.

(Éditions Somme toute, 2019, 288 p., 29,95 \$, 978-2-89794-091-1.)



Catherine **Pion**

La CRITIQUE SOCIALE en littérature : entre **satire** et **dystopie**

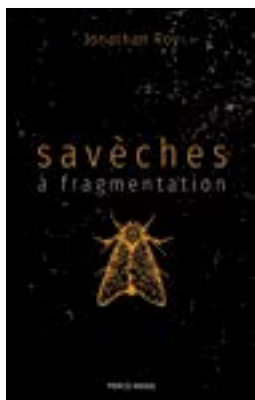
De tout temps, la littérature a servi de scène pour présenter une critique de la société. Que ce soit à travers des dystopies (comme *Fahrenheit 451*, *La servante écarlate* ou *1984*, pour ne nommer que les plus populaires), de la poésie, des romans ou même des contes pour enfants (pensons aux célèbres *Fables* de La Fontaine), les auteurs et auteures se servent des rouages de l'action et des mots pour inciter à la réflexion.

Notre façon de vivre et ses impacts sur la planète constituent aujourd'hui une véritable inquiétude, au point où l'environnement semble avoir supplanté l'économie dans les préoccupations des électeurs (d'après les chiffres tirés de la boussole électorale de Radio-Canada, le 20 septembre 2019). À travers cette prise de conscience de l'impact humain sur la nature (et sur notre futur collectif), c'est la société de consommation qui est remise en question ; c'est notre rapport à l'argent, nos habitudes, notre routine quotidienne. Car, ne nous leurrions pas, le capitalisme et le matérialisme se répercutent sur toutes les sphères de notre vie : sociale, publique et privée. Les auteurs l'ont bien compris et le mettent en lumière à travers leurs œuvres, où l'on retrouve cet individualisme, ce consumérisme à l'extrême, ce règne du paraître et du vide qui sont le reflet de notre ère. ►





①



②



③

Sphères sociale et professionnelle : un impératif de performance... et de plaisir !

① **Nyotaimori** : le titre de cette pièce de théâtre, signée **SARAH BERTHIAUME**, désigne le fait de manger des sushis sur le corps nu d'une femme, une pratique que l'on appelle aussi le « naked sushi ». Si cette prémisse donne l'impression que l'auteure s'intéressera au féminisme (ou à son absence), c'est plutôt le travail à outrance qu'elle aborde dans son œuvre. Ainsi, dans *Nyotaimori*, l'individualisme domine, et le travail également : celui-ci occupe une place prépondérante dans la vie privée des personnages, à tel point que l'agence mise en scène propose à ses employées de payer pour la congélation de leurs ovules, afin de leur permettre de se concentrer sur leur job et d'envisager une vie de famille plus tard. Le travail doit être le centre de leur univers. « Le but, c'est qu'on se sente tellement chez nous qu'on n'ait jamais envie de quitter le bureau. » Une injonction du plaisir au travail qui n'est pas sans rappeler l'un des impératifs sociaux actuels : l'épanouissement professionnel.

(Les Éditions de Ta Mère, 144 p., 2018, 20 \$, 978-2-92467-041-5.) 

② Publié sept ans après le premier recueil de son auteur **JONATHAN ROY**, *Savèches à fragmentation* s'intéresse quant à lui au bombardement d'informations dont nous sommes victimes chaque jour. C'est par le biais d'une métaphore, celle de la *savèche* (un acadianisme qui veut dire « papillon de nuit ») se heurtant à la lumière, que l'auteur critique sa propre génération. Présenté comme un « essai poétique d'amour révolté », le recueil aborde les thèmes du rythme de vie infernal (à ce titre, le poème *Pourquoi tu pleures ?* est particulièrement réussi), du minimalisme « style Ikea blanc modulaire mélamine », et de la surexposition aux écrans et aux publicités dont nous sommes victimes. Après tout, comme l'explique Jonathan Roy

dans son poème *Évolution*, « nous sommes d'une race transitoire / à mi-chemin entre / le surhumanisme / et la fatigue accumulée / entre le temps double double / et des nids-de-poule / de plus en plus résistants / aux antibiotiques ».

(Éditions Perce-Neige, coll. « Poésie », 140 p., 2019, 20 \$, 978-2-89691-333-6.) 

③ C'est de la fameuse conciliation travail-famille, de l'équilibre entre vie sociale et professionnelle, qu'il est question dans *La main invisible*, de **CHARLES DIONNE**. Le livre s'ouvre sur une première partie intitulée « Domotique ». Pour les non-initiés, la domotique est une technologie qui permet de tout contrôler dans la maison – même à distance : confort, sécurité, communications... Le lecteur suit le protagoniste dans sa vie quotidienne, une existence réglée au quart de tour qui n'est pas sans rappeler notre routine métro-boulot-dodo. De la domotique à la maison, cet endroit où l'on va « faire le vide » en buvant de la bière, écrasé dans un divan, vissé à un écran, au cubicule au travail, où l'on se rend tous les matins et où la cafetière démarre automatiquement « à cinq heures trente-cinq », c'est la monotonie, la répétition et surtout l'immense vide de ce quotidien moderne qui trouble le lecteur.

(Le Quartanier, coll. « Série QR », 112 p., 2016, 17,95 \$, 978-2-89698-290-5.) 

④ À la lecture d'*Un parc pour les vivants*, le lecteur est frappé par un énorme trop-plein. **SÉBASTIEN LA ROQUE** met en effet en scène un univers où tout semble être *trop* : la quantité de biens et de choses que l'on accumule, de même que l'impératif de performance qui vient dicter notre vie personnelle (familiale et sociale) et notre vie professionnelle ou intellectuelle. Mais paradoxalement, ces excès viennent mettre en

lumière le besoin qu'ont les gens de ne pas penser à l'ordre des choses, de s'occuper l'esprit afin de justement combler un vide qui finit par être pesant, par les écraser. C'est le cas de Thomas, qui décidera de partir pour s'évader de ces contraintes qui dictent sa vie ; une décision qui, lorsqu'il en fait l'annonce à sa sœur, la surprend, car après tout, qui part

« sans destination ? Tout doit avoir un but ». Cette réflexion riche nous amène à nous interroger sur le choix que l'on fait (souvent inconsciemment) de demeurer dans une société qui régit chaque aspect de notre existence – ou de s'en éloigner.

(Le Cheval d'août, 184 p., 2017, 23,95 \$, 978-2-92449-118-8.)



4

Le consumérisme, pilier de la société

⑤ *Manuel de la vie sauvage* est un petit bijou d'ironie et s'articule entre technologie et vie en société. **JEAN-PHILIPPE BARIL GUÉRARD** y raconte la naissance d'une entreprise qui met sur pied des *chatbots*. À la suite d'une suggestion d'une actrice venue tourner une pub dans leurs bureaux, Kevin, le protagoniste, convainc ses partenaires de créer des *chatbots* ayant pour but de permettre aux

gens de continuer à converser avec une personne décédée, en se basant sur les échanges que cette personne a eus sur les réseaux sociaux avant de mourir. Un projet ambitieux qui permet à l'auteur d'explorer les thèmes de la mort et de l'individualisme, puisque pour Kevin, « toutes les relations humaines impliquent une forme de transaction ». C'est donc d'argent qu'on parle dans ce récit, mais



5





⑥



⑦

surtout de la manière de le dépenser et de ce qu'il permet (ou pas) de se procurer. Un livre captivant qui nous amène à nous questionner sur les classes sociales, le consumérisme et la véritable valeur de l'amitié.

(Les Éditions de Ta Mère, 320 p., 2018, 25 \$, 978-2-92467-042-2.) 

⑥ Malgré son épaisseur, qui pourrait faire croire à un roman, **96 bric-à-brac au bord du lac** est bel et bien un recueil de poésie de 200 pages. Divisée en « types » d'objets, l'œuvre présente les découvertes du personnage principal qui fait l'inventaire d'un bric-à-brac au bord du lac dont il a hérité. C'est avec beaucoup d'humour que **CHARLES SAGALANE** aborde la question de l'accumulation d'objets et des souvenirs qui s'y rattachent, de tout ce qu'on achète et qu'on choisit de conserver tout au long de notre vie. L'auteur en profite pour mettre en lumière la différence entre les consommateurs modernes et ceux d'autrefois, notamment dans son poème *Harangue contre les consommateurs* : « On savait varloper, détricoter pis raplomber. Ça fait pas longtemps qu'on a désengendré les objets. Dans le temps, personne aurait songé à entasser chez lui des fantaisies qu'on rapaille à crédit. » Par ailleurs, on ne peut passer sous silence les jeux sur le visuel (le recueil compte plusieurs calligrammes : les poèmes prennent la forme

d'objets du quotidien, comme une lampe ou une clé plate, par exemple), qui ajoutent indéniablement un petit plus au recueil !

(La Peuplade, coll. « Poésie », 240 p., 2018, 21,95 \$, 978-2-92489-811-6.) 

⑦ **ALEXIS MARTIN** et **PIERRE LEFEBVRE** s'attaquent quant à eux à la définition de la classe moyenne, c'est-à-dire à la description de ce qu'elle a été et de sa transformation au cours des dernières années, dans une pièce de théâtre au sous-titre révélateur. **Extramoyen ! Splendeur et misère de la classe moyenne** débute par cette scène où une famille des années 1950 retrace la création de la classe moyenne, composée d'« [é]trangers dans une société où règnent la méfiance et le viol des consciences, aliénés dans leur travail et leur personnalité, privés de raison individuelle, indifférents en politique, voilà ce que sont les nouveaux petits bourgeois, avant-garde involontaire de la société moderne ». De fil en aiguille, la scène se déplace, et on parle non seulement des enjeux liés aux classes sociales, mais aussi de la création de la télévision, des publicités et, plus largement, des médias ; des débuts de la consommation et du désir de faire comme les autres. Une pièce de théâtre révélatrice des rapports de pouvoir entre entreprises, gouvernement et individus.

(Septentrion, coll. « Hamac », 122 p., 2018, 14,95 \$, 978-2-89448-967-3.) 

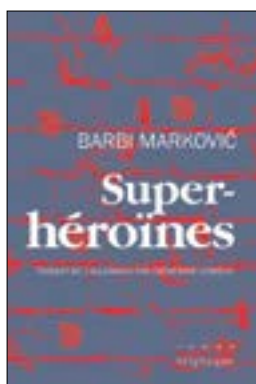


⑧ Roman traduit de l'allemand par Catherine Lemieux, **Super-héroïnes**, de **BARBI MARKOVIC**, plonge le lecteur au cœur des discussions entre trois superhéroïnes (qui sont plutôt, en fait, des sorcières). Ces femmes se réunissent chaque semaine dans un café pour discuter de leurs superpouvoirs – la foudre et l'extermination – et poser un regard critique sur la société, dont elles sont elles-mêmes en marge à cause de leur statut d'immigrantes. C'est que, malgré leurs pouvoirs, ces femmes doivent tout de même composer avec des problèmes très communs, comme la santé et le travail. Leurs discussions constituent un prétexte pour l'auteure, qui pose ainsi un regard sur le mercantilisme qui caractérise la vie moderne, sur l'urbanité, sur la précarité sans âge, sur les rapports de pouvoir, sur les classes sociales et sur la publicité. D'ailleurs, le texte lui-même est parsemé de slogans qui nous rappellent à quel point nous en sommes bombardés chaque jour, et qui mettent en lumière notre étrange rapport aux objets et à la consommation : « The price of a thing does not reflect itself in its monetary value, but in the amount of life we are ready to give in exchange of it. »

(Triptyque, coll. « Collection générale », 220 p., 2019, 23,95 \$, 978-2-898 01-053-8.) 

⑨ **Créatures du hasard** s'inspire de l'enfance de l'auteure, **LULA CARBALLO**, qui a grandi en Amérique du Sud. C'est dans un univers de femmes – la quasi-totalité des personnages sont féminins – et dans un monde qui se caractérise par la pauvreté que le récit se développe. D'un court texte et d'une photographie à l'autre, le lecteur reconstitue l'histoire de cette jeune fille qui grandit entre les ordures accumulées par sa famille (et brûlées devant leur maison) et la dépendance au jeu de ses proches. « Il ne reste plus de crédit chez l'épicière. Elle a trop joué. Nous allons jeûner pendant quelques jours. La machine nous a avalées. » Une histoire à la fois troublante et touchante qui transporte le lecteur au cœur des années 1980.

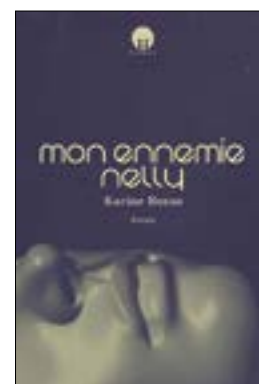
(Le Cheval d'Août, 160 p., 2018, 19,95 \$, 978-2-92449-127-0.) 



⑧



⑨



⑩

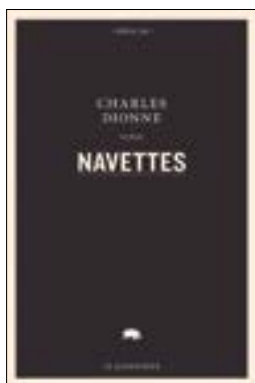
⑩ Le consumérisme désigne-t-il seulement la consommation d'objets, ou s'applique-t-il aussi au corps ? Dans **Mon ennemie Nelly**, **KARINE ROSSO** s'intéresse à la marchandisation du corps féminin, qu'on expose, critique et normalise. À partir de l'œuvre d'une écrivaine phare de la littérature québécoise, elle confronte les convictions d'une jeune Montréalaise, de retour au bercail après plusieurs années passées en Amérique du Sud, aux mécanismes de la société mis en lumière par Nelly Arcan dans ses livres (et ses entrevues). Ici, on critique le traitement réservé au corps féminin dans la société occidentale contemporaine, le superficiel qui domine tout, la question du paraître, de la transformation du corps pour correspondre à des normes de séduction étrangement liées à la consommation. « Le problème se situait ailleurs, dans l'industrialisation des objets de beauté, dans la fusion de tous les modèles en un seul – expansionniste et violent – qui normalisait le corps des femmes [...] » Un hommage à Nelly Arcan ? Oui, mais aussi et surtout, une véritable critique de la société et une mise en lumière de la violence qui y règne.

(Septentrion, coll. « Hamac », 186 p., 2019, 19,95 \$, 978-2-89791-126-3.) 



La politique comme reflet de notre individualisme

11



⑪ À mi-chemin entre poésie et dystopie, **Navettes**, de **CHARLES DIONNE**, présente une vision apocalyptique du futur qui rappelle étrangement la célèbre chanson des Cowboys fringants, *Plus rien*. Épidémie, air brûlant, poussière, tempête, tremblement de terre, incendie, villages fantômes, migrants, guerres, maladies : rien ni personne n'est épargné ! Ces thèmes, qui se caractérisent par leur noirceur, contrastent pourtant avec la lumière qui revient régulièrement dans les poèmes. En filigrane, on retrouve également cette omniprésence de la technologie, sous forme d'informatique, de drones et d'écrans. Vision prémonitoire ou écoanxiété ? Dans tous les cas, on ne referme pas le recueil sans se poser de questions...

(Le Quartanier, coll. « **Scène QR** », 72 p., 2019, 15,95 \$, 978-2-89698-399-5.)

12



⑫ **Buzzkill**, de **BRUNO MASSÉ**, met en scène une civilisation industrielle du futur, mais pas si éloignée de notre monde. L'entrée en matière est en elle-même assez bouleversante : le récit débute avec l'histoire de cette main qui s'extirpe des décombres, cherchant son téléphone; le trouvant, le pouce *swipe*, *swipe*, dans une ultime tentative pour appeler au secours, mais ne tombe que sur des réseaux sociaux, une application de rencontres, etc. avant que le téléphone ne se referme, la batterie étant à plat. C'est en fait une scène tout à fait représentative du reste de l'intrigue, qui cherche à mettre l'accent sur le contraste entre la planète qui se meurt et la population qui, paradoxalement, ne s'intéresse qu'à sa propre popularité. « Statistiquement, la plupart d'entre nous sont absents, *pluggés* devant une série, ou un jeu vidéo, ou une *game* de hockey, ou, shit, on retourne à l'église – n'importe quelle distraction – et on laisse la terre flamber. [...] Le biais du survivant semble gravé jusque dans nos synapses : on est des ratés, à toutes fins pratiques, mais on a de l'espoir, alors on croise

les doigts et on baisse la tête... sur un téléphone, qui fait juste *refléter*. » Une réflexion fort intéressante (et éloquente !) sur l'individualisme à outrance.

(Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 264 p., 2019, 24,95 \$, 978-2-76443-819-0.)

⑬ **Presquailleurs**, c'est un recueil de poésie qui a pour base la société contrôlante, un « nous » dont l'auteure, **PATRICIA LAMONTAGNE**, cherche à se détacher. Ici, la société est vue comme une contrainte, comme une sorte de reflet du mal-être des individus qui la composent. *Presquailleurs* parle de la solitude, des rapports de pouvoir, de la peur et de la haine comme moyens de contrôler les foules, de l'importance du paraître, tout en mettant en scène une société aseptisée et bien-pensante. C'est un recueil de poésie qui se déguste lentement, par à-coups, dont on s'imprègne et qu'on relit afin de bien comprendre le message que l'auteure souhaite passer.

(L'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 64 p., 2018, 19,95 \$, 978-2-89648-108-8.)

13



⑭ Vous avez déjà vu ou entendu parler de la série *Black Mirror* ? Le concept est très semblable à celui du livre **Une dent contre l'ordinaire**, qui propose une série de nouvelles qui n'ont a priori aucun lien les unes avec les autres. Pourtant, à la lecture, on se rend compte que **CHARLES-ÉTIENNE FERLAND** y développe une réflexion intéressante sur la société et l'agriculture, sur notre rapport à la mort (et à la vie !) et à la politique. Tour à tour fantastiques, dystopiques, absurdes et futuristes, les nouvelles sont dépayssantes et proposent une vision complètement inversée de la réalité. Pourtant, c'est peut-être à cause de ces invraisemblances que certaines absurdités et contradictions propres à notre société ressortent davantage. Une lecture déroutante.

(Prise de parole, coll. « Nouvelles », 126 p., 2019, 19,95 \$, 978-2-89744-158-6.)

14



⑮ La page couverture de *Longueuilistan* donne le ton au récit : il suffit de jeter un œil à la typographie utilisée pour le titre pour comprendre qu'on y parlera de l'islam. En effet, **MOURAD SAOULI** s'inspire des enjeux québécois – les accommodements raisonnables et la désormais célèbre Charte des valeurs québécoises de Pauline Marois – pour créer la trame de son récit. Ainsi, *Longueuilistan* met en scène un jeune Tunisien sans-papiers qui, lorsqu'il est découvert, se fait proposer par les policiers une mission d'espionnage en échange de papiers légaux pour lui-même et sa famille. Sous le couvert de l'intrigue policière, l'auteur en profite pour aborder de front la question de l'islamisation des jeunes au Québec et du financement des organisations terroristes, mais aussi et surtout celles de la société de consommation, du chômage, du racisme et, plus largement, des conditions de vie difficiles des musulmans qui subissent souvent l'exclusion, les reléguant à une classe sociale inférieure (pauvreté, solitude). Des thèmes d'actualité !

(Béliveau Éditeur, coll. « Roman », 192 p., 2018, 19,95 \$, 978-2-897 93-013-4.)

⑯ C'est en Afrique que se situe l'action de *Sans capote ni kalachnikov*, de **BLAISE NDALA**, un roman plusieurs fois primé et gagnant du « Combat national des livres » Radio-Canada 2019. Ce livre plonge le lecteur dans l'univers des diamants, brossant du même coup un portrait assez sombre de l'Afrique contemporaine. En effet, Blaise Ndala pose un regard implacable sur ce commerce et n'épargne personne dans son récit : ni les organisations « humanitaires », ni le gouvernement, ni les vedettes qui se servent de la pauvreté et du conflit pour augmenter leur popularité, ce que l'auteur appelle l'« égocharité ». Il y dénonce également le capitalisme sauvage (ou lorsque la guerre est un prétexte à l'exploitation des richesses minières africaines) et la marchandisation de la misère. Car, après tout, « [l]es trésors véritables ne tiennent ni dans une main ni dans quatre ». Un *must* à ajouter à votre bibliothèque !

(Mémoire d'encrier, 276 p., 2017, 29,95 \$, 978-2-89712-429-8.)



⑮



⑯

Pierre-Alexandre **Bonin**

Responsable de la médiation chez Communication-Jeunesse



JE CONSOMME DONC JE SUIS

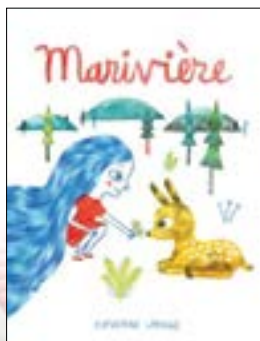
Jamais l'environnement n'a-t-il été au cœur de tant de discussions que ces dernières années. Plusieurs des voix qui s'élèvent en ce moment en faveur de la lutte contre les changements climatiques sont celles d'adolescents. Pourtant, on les accuse régulièrement d'être des consommateurs passifs, les yeux rivés sur leur téléphone intelligent. Et même si la loi interdit la publicité visant directement les enfants, plusieurs études démontrent qu'ils ont un poids important quand vient le temps pour les parents de faire des achats, que ce soit à l'épicerie ou dans d'autres commerces. La présente sélection s'intéresse donc à la société de consommation de manière large. Consommation, protection de l'environnement, dystopies sur fond de crise écologique, les titres qui vous seront proposés sont aussi variés que les enjeux qu'ils abordent. Des albums pour les plus petits aux romans pour les ados, en passant par les documentaires, nul doute que vous trouverez matière à conscientiser les jeunes lecteurs sur la question de la (sur)consommation! ►



①



②



③

Des albums pour faire réfléchir

① Catherine est une poule bien spéciale. Non seulement elle a un prénom, mais elle est aussi extrêmement dépensière. Dès que quelque chose lui plaît, elle doit l'acheter! Heureusement, elle a plusieurs cartes de crédit pour pouvoir dépenser toujours davantage. Même si cette vilaine habitude ne plaît pas à Jean-Claude, le coq de la basse-cour, Catherine n'en a cure. Et peu avant de se rendre à l'abattoir, la poule dépensière n'a qu'un seul regret, mais on ne vous dit pas lequel! **FRANÇOIS BLAIS** et **VALÉRIE BOIVIN** unissent leurs talents pour nous proposer, avec *Le livre où la poule meurt à la fin*, une fable hilarante sur la consommation et le crédit. Avec un humour ravageur qui fait mouche, François Blais propose un texte mordant, appuyé avec brio par les illustrations de Boivin qui regorgent de détails cocasses et absurdes. Un album à lire en famille!

(Les 400 coups, coll. «Grimace», 2017, 32 p., 19,95 \$, 978-2-89540-697-6.) 

② Pauvre Bob! Alors qu'il faisait une balade, l'une des roues de son tricycle s'est brisée. Il n'a qu'à utiliser sa clé à molette pour la réparer! Mais où est cette clé? Comme il ne la trouve pas, Bob décide d'aller en acheter une nouvelle au Mégamart, un énorme magasin à rayons où on trouve absolument tout! Le problème, c'est que Bob se laisse convaincre par un vendeur particulièrement enthousiaste, et les objets aussi inutiles que coûteux commencent à s'accumuler dans son placard. Et sa clé à molette, alors? *La clé à molette* est

un album d'**ÉLISE GRAVEL** où l'auteure et illustratrice se moque avec entrain de la surconsommation et des faux besoins créés par la publicité. Jamais moralisateur, le texte dénonce plutôt par l'exagération, et les illustrations complètent le message avec une bonne dose d'humour. Un incontournable de l'une des créatrices jeunesse les plus connues au Québec!

(La courte échelle, 2012, 32 p., 16,95 \$, 978-2-89695-182-6.) 

③ Dans les montagnes, il y a un village. Près de celui-ci, une petite fille nommée Marivière cohabite en paix avec les animaux et les villageois. Mais un jour, Marivière se sent très fatiguée et, petit à petit, humains comme animaux cessent de jouer avec elle. Heureusement, la situation n'est pas irréversible, et éventuellement, Marivière retrouve son entrain et ses amis. Avec *Marivière*, **CATHERINE LEPAGE** signe et illustre un magnifique album qui aborde de manière métaphorique la pollution des cours d'eau et ses conséquences autant sur les humains que les animaux. Son message en est tout de même un d'espoir et sert de mise en garde sur l'importance de préserver la nature qui nous entoure. Ses illustrations qui rappellent l'aquarelle accompagnent parfaitement son texte empreint de poésie. Une lecture nécessaire pour petits et grands.

(Comme des géants, 2017, 42 p., 19,95 \$, 978-2-924332-37-5.)





4



5

④ Quand les élèves de Madame Montjoie présentent le métier de leurs papas, Margot est contente de dire que le sien est éboueur. Après tout, c'est un travail important pour garder la ville propre ! Mais plusieurs élèves se mettent à rire. Pire, pendant la récréation, des garçons la taquent en lui disant que son papa pue. Heureusement pour Margot, son père a plus d'un tour dans son sac. **Mon papa ne pue pas!**, d'**ANDRÉE POULIN**, avec des illustrations de **JEAN MORIN**, présente un métier qu'on voit rarement en littérature jeunesse : celui d'éboueur. L'auteure brise les stéréotypes tout en présentant une relation père-fille lumineuse. De son côté, l'illustrateur s'amuse à mettre en images les commentaires des enfants, surpris par le métier du papa de Margot. Un album (qui ne pue pas) pour toute la famille !

(Éditions de l'Isatis, coll. « Tourne-pierre », 2009, 24 p., 10,95 \$, 978-2-923234-55-7.)

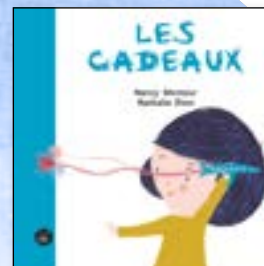


⑤ Connaissez-vous Tantale ? Pas le mythe grec, le métal précieux ! Des mines du Congo à un téléphone intelligent, en passant par une usine chinoise, Tantale nous raconte son existence, mais aussi les conséquences de l'extraction de ce métal sur les humains et sur l'environnement. **Moi, c'est Tantale!** est un roman graphique d'**ANDRÉ MAROIS**, illustré par **JULIEN CASTANIÉ**. Dans ce récit coup de poing, l'auteur nous montre le cycle de ce métal précieux et convoité, de son extraction à sa fin de vie, lorsqu'il rejoint des tonnes de déchets informatiques, puisqu'il n'est pas rentable de le recycler. De son côté, l'illustrateur a privilégié les dessins en noir et rouge, ce qui donne un impact supplémentaire à l'histoire. Un livre dérangeant, à faire lire aux adolescents et aux adultes, pour conscientiser au sujet de l'obsolescence programmée et de l'exploitation éhontée des ressources naturelles pour le profit. Magistral !

(Éditions de l'Isatis, coll. « Griff », 2018, 56 p., 19,95 \$, 978-2-924769-46-1.)



DES ALBUMS POUR TOUS LES ÂGES POUR FORMER DES CONSOMMATEURS RESPONSABLES



11,95 \$ • 24 pages



18,95 \$ • 48 pages • Tête-bêche



19,95 \$ • 56 pages



19,95 \$ • 56 pages



éditions de l'isatis

Suivez-nous sur Facebook et Instagram

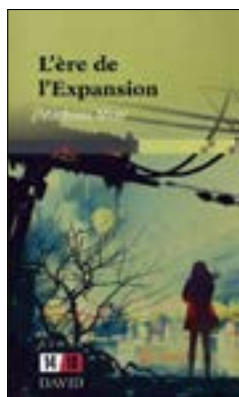
ÉDITIONS DE L'ISATIS (j'♥)

www.editionsdelisatis.com

IMPRIMÉ AU CANADA

Des romans pour conscientiser

⑥

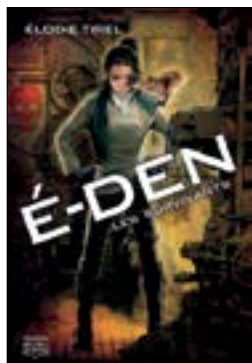


⑥ En 2175, le Traité de Tokyo officialise la création des quatre Pôles : l'Étoile d'Amérique, l'Union transeuropéenne, le Soleil d'Orient et l'Alliance du Sud. Chacun ferme ses frontières pour tenter de contenir la surpopulation. 2208, une technologie révolutionnaire est dévoilée et lance l'ère de l'Expansion. Frank Blist, Eva Miller, Baiko Mori, Voile et Léa Flamand vivent à des époques différentes et seront tous témoins d'événements marquants pour la survie de l'humanité... Premier roman de **MATHIEU MUIR**, *L'ère de l'Expansion* est une œuvre d'anticipation. L'auteur s'intéresse aux progrès technologiques et aux conséquences de la surpopulation mondiale et de la surconsommation sur la terre et ses ressources. Un roman de science-fiction réaliste sur fond de crise climatique, à découvrir !

(David, coll. « 14/18 », 2019, 266 p., 14,95 \$, 978-2-89597-665-3.)



⑦



⑦ Nous sommes en 2260. Une catastrophe d'ampleur planétaire a ravagé la surface de la terre, forçant les survivants à se réfugier dans un immense abri souterrain : Renaissance. Dans le Cocon, E-Den, une adolescente de 16 ans rêve de devenir médecin. Quand sa mère lui annonce qu'elle va plutôt rejoindre l'armée, la jeune fille décide sur un coup de tête de suivre les traces de son père, disparu deux ans plus tôt et qui cherchait à atteindre la surface. *Les survivants* est le premier tome d'une trilogie dystopique signée **ÉLODIE TIREL**. L'auteure se montre particulièrement critique de l'organisation de notre société, alors que Renaissance reprend la hiérarchie sociale où 1 % de la population vit dans l'opulence et l'oisiveté, alors que des milliers de personnes survivent dans la violence et la pauvreté au sein de la Cave. Une trilogie captivante et efficace pour les amateurs de dystopies menées tambour battant.

(Éditions Michel Quintin, 2014, 600 p., 29,95 \$, 978-2-89435-685-2.)



⑧ Lorsque sa navette s'écrase au Suriname, l'un des rares lieux du globe où faune et flore se trouvent encore en abondance, Elia est loin de se douter de ce qui l'attend. Partie à la recherche de sa mère disparue, elle se retrouve au Vertige, une école où on enseigne à utiliser les ressources naturelles sans risquer leur pérennité. Mais pourquoi tout le monde semble connaître sa mère ? Et quels secrets recèlent le Verdor, cette région créée de toute pièce ? L'adolescente devra être prudente dans ses explorations si elle espère retrouver sa mère... *Le vertige* est le premier tome d'une dystopie à forte saveur écologique de **MYRIAM GÉRARDIN**. On y retrouve les préoccupations environnementales qui façonnent présentement notre monde en plus d'une intrigue haletante. À conseiller aux écoanxieux et à ceux qui ont à cœur la survie de la planète.

(AdA, coll. « Panache », 2019, 580 p., 24,95 \$, 978-2-89803-171-7.)



⑧



⑨ Léo et Léa ont un secret bien à eux : ce sont des superhéros ! Léa contrôle le vent et son jumeau est capable de se faire obéir de l'eau. Quand les Biounes, le nouveau jouet à la mode, se multiplient dans les maisons au point de les faire exploser, les super-jumeaux comprennent qu'il y a un problème à résoudre ! Ils auront bien besoin de leurs pouvoirs, mais aussi de Mamilou, leur grand-mère scientifique, pour contrer les plans de Konsomia. *Léa et Léo contre Konsomia* est le troisième tome de la série des Super-jumeaux, de **VALÉRIE FONTAINE**. L'auteure présente une intrigue qui tourne autour de la surconsommation et des faux besoins créés par les publicitaires. **JÉRÉMIE ROY-SAVARD** agrément le récit d'illustrations en noir et blanc qui accentuent le côté superhéroïque des aventures des jumeaux. Une série de petits romans pour sensibiliser les jeunes lecteurs à propos de l'environnement.

(Dominique et compagnie, coll. « Grand roman bleu », 2019, 11,95 \$, 978-2-89785-502-4.)

⑨



⑩ Les éboueurs font vraiment un drôle de boulot ! Ils se lèvent très tôt pour ramasser nos ordures, soulèvent des charges très lourdes, conduisent un gros camion et travaillent tout le temps, été comme hiver. Ils sont indispensables, les éboueurs ! **LOUISE TONDREAU-LEVERT** démystifie un travail méconnu dans *Les éboueurs*, un petit roman de la série « Drôle de boulot ! ». Avec sa structure répétitive, ce livre est idéal pour les premiers lecteurs. Et les illustrations d'**YVES DUMONT** croquent avec humour les scènes du quotidien de ces travailleurs essentiels. Charmant !

(Dominique et compagnie, coll. « À pas de loup : À petits pas », 2017, 32 p., 6,95 \$, 978-2-89739-986-3.) 

⑪ Mahika est née le 22 avril, le Jour de la Terre. Cette année encore, pour son anniversaire, ses parents l'amènent à une pépinière pour qu'elle se choisisse une fleur. Mais quelle n'est pas sa surprise, lorsqu'elle réalise que son éphémère de Virginie semble avoir des pouvoirs magiques ! La plante a fait sourire Thomas, son voisin timide. Mais lorsque l'éphémère ne fleurit plus, Mahika mène l'enquête pour comprendre ce qui se passe avec sa plante. Elle fera une découverte qui changera sa vie, et celle de tous ceux qui l'entourent. Dans *Mahika, la planète n'attend pas !*, **FRÉDÉRIQUE DAVID** parle de la fragilité des écosystèmes et de l'importance de préserver notre environnement. Les illustrations d'**Éric Péladeau** viennent ponctuer le récit et appuyer l'histoire. Un petit roman pour les amoureux de la nature !

(Vents d'Ouest, coll. « Vive le vent ! », 2015, 80 p., 8,95 \$, 978-2-89537-459-6.) 

⑫ Océanne habite avec ses parents sur une ferme au Nouveau-Brunswick. Elle aimerait beaucoup faire un voyage en avion, mais avec tout ce qu'il y a à faire sur leur ferme et au marché local, la famille n'a ni le temps ni les moyens de faire ce genre de voyage. Mais à l'occasion de vacances en Nouvelle-Écosse chez son arrière-grand-mère maternelle, Océanne a une idée qui la console : elle va participer à l'entreprise familiale ! *La bonne idée !* est un roman de **MARIE-JOSÉE PITRE** où l'auteure met de l'avant la production locale et l'importance de poursuivre des traditions familiales. Le personnage d'Océanne est crédible, avec ses envies d'enfant qui ne sont pas toujours conciliables avec le mode de vie choisi par ses parents. Les illustrations aux traits brouillons de **NATASHA PILOTTE** ajoutent une touche colorée et enfantine au récit. Un chouette roman !

(Bouton d'or Acadie, coll. « Étagère Planche à roulettes », 2018, 80 p., 12,95 \$, 978-2-89750-109-9.)



⑩



⑪



⑫



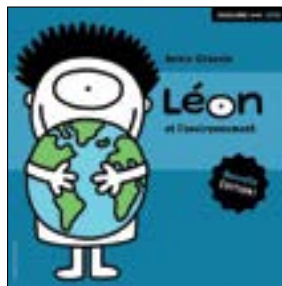


13

13 Thomas ne sait pas ce qui le met le plus en colère. Son meilleur ami Sam, qui rêve de devenir une vedette du Web? Élie et sa nouvelle passion pour les bélugas? Son père, emmuré dans son silence qui le laisse se débrouiller seul? Ou sa mère, qui a finalement répondu à son message en disant qu'elle n'était pas capable de le revoir? Alors qu'il s'enfonce dans sa solitude et son amertume, Thomas prend une décision qui pourrait bouleverser sa vie. Ou pas. ***J'avais tout prévu sauf les bélugas*** est la suite de *La plus grosse poutine du monde*, d'ANDRÉE POULIN.

Cette fois, en plus des relations mère-fils et de l'alcoolisme parental, l'auteure aborde de front la question de la sauvegarde des bélugas et de la pollution du fleuve Saint-Laurent. À travers la passion commune d'Élie et de la mère de Thomas, on découvre un mammifère marin dont la survie ne tient qu'à un fil, et une situation révoltante, celle de la pollution de l'écosystème du Saint-Laurent. Un roman à la fois dur et lumineux, porté par une plume toute en délicatesse. À lire absolument!

(Bayard Canada livres, coll. « Zèbre », 2019, 200 p., 17,95 \$, 978-2-89770-182-6.) 



14

Des documentaires pour expliquer

14 Léon le petit cyclope est de retour, et cette fois, il nous propose 30 gestes pour sauver la planète. Que ce soit éteindre la lumière en sortant d'une pièce, économiser l'eau ou encore ne pas choisir les produits suremballés, il y a tant de manières de protéger l'environnement, tout en s'amusant! Dans ***Léon et l'environnement***, ANNIE GROOVIE s'adresse aux enfants pour leur montrer qu'eux aussi peuvent faire leur part lorsqu'il est question de protéger l'environnement. Avec l'humour absurde qui caractérise la série des Léon, l'auteure et illustratrice signe ici un documentaire pertinent à hauteur d'enfant. Un incontournable!

(Presses Aventure, coll. « Délirons avec Léon », 2019, 68 p., 14,95 \$, 978-2-89751-634-5.) 



15

15 Qu'est-ce que l'environnement? La question est pertinente, vu le nombre de fois et les contextes variés où ce mot est utilisé. Et une fois qu'on a une définition claire, comment s'articule notre relation avec notre environnement? Quels sont les éléments essentiels à notre survie qui se trouvent dans celui-ci? Ce sont à ces questions, et à bien d'autres encore, que tente de répondre JACQUES PASQUET dans ***Notre environnement***, un documentaire foisonnant et passionnant, où l'auteur aborde l'eau, l'air, le sol, l'énergie et le climat pour montrer à quel point l'humain est en situation d'interdépendance avec toutes les autres formes de vie sur terre. Les illustrations d'YVES DUMONT regorgent de détails et mettent en valeur les nombreuses informations factuelles présentées par l'auteur. Voilà un documentaire pertinent, pour nous faire prendre conscience de l'urgence climatique qui est à nos portes, et de ses conséquences possibles sur l'humanité.

(Éditions de l'Isatis, coll. « Point doc », 2018, 56 p., 29,95 \$, 978-2-924769-48-5.) 



Des livres à découvrir

① **Premier emploi : bien guider son ado**, d'**OPTION-TRAVAIL**, est un guide pratique à deux faces : l'une pour les parents, l'autre pour les ados ! Les jeunes entrent sur le marché du travail de plus en plus tôt dans leur vie. Les parents doivent être bien informés et être avisés des enjeux liés au monde de l'emploi afin que cette première expérience soit positive et orientante ! Ce livre les aidera à mieux accompagner leurs adolescents dans leur première expérience d'emploi. La deuxième face du guide (au verso) s'adresse aux ados. Elle leur donne des listes, des informations utiles pour la recherche d'emploi, autant lors de l'embauche que comme travailleurs.

(Septembre éditeur, 2019, 156 p., 29,95 \$, 978-2-89471-535-2.) 

② Nous sommes de plus en plus nombreux à comprendre qu'il n'y aura pas de « développement durable » ; la décroissance semble être la seule manière d'arrêter la catastrophe en cours. Synthèse claire et originale des réflexions qui s'inscrivent dans cette perspective, **Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble**, d'**YVES-MARIE ABRAHAM**, est aussi un convaincant plaidoyer pour envisager la transition d'un monde essentiellement basé sur l'entreprise vers un monde fondé sur les communs. La course à la croissance nous éloigne sans cesse davantage de la liberté et de l'égalité qui nous ont été promises. Tel est le « mal de l'infini ». Pour en guérir, les prières aux gouvernements et les incantations vertueuses ne suffiront pas. Une vraie bataille est à mener, sur plusieurs fronts, et ce livre offre un moyen de s'armer pour avancer sur celui des idées.

(Écosociété, 2019, 280 p., 22 \$, 978-2-89719-470-3.) 

③ **La ville aux dos d'éléphants**, de **CHRISTINE NADEAU** et **CAMILLE POMERLO**, est une fable écologique relatant l'histoire de Thetford Mines. Un jour, on découvre une roche dans un champ. Ce minerai, c'est de l'amiante, de l'or blanc. Un an plus tard, l'exploitation minière commence, un chemin de fer est construit. La ville deviendra un village et ses habitants ne vivront plus jamais de la même façon... Le roman graphique permet d'aborder de nombreux thèmes comme le travail dans les mines, la pollution, l'environnement, l'amiante et la maladie.

(Éditions de l'Isatis, coll. « Griff », 2019, 56 p., 19,95 \$, 978-2-92476-978-2.) 



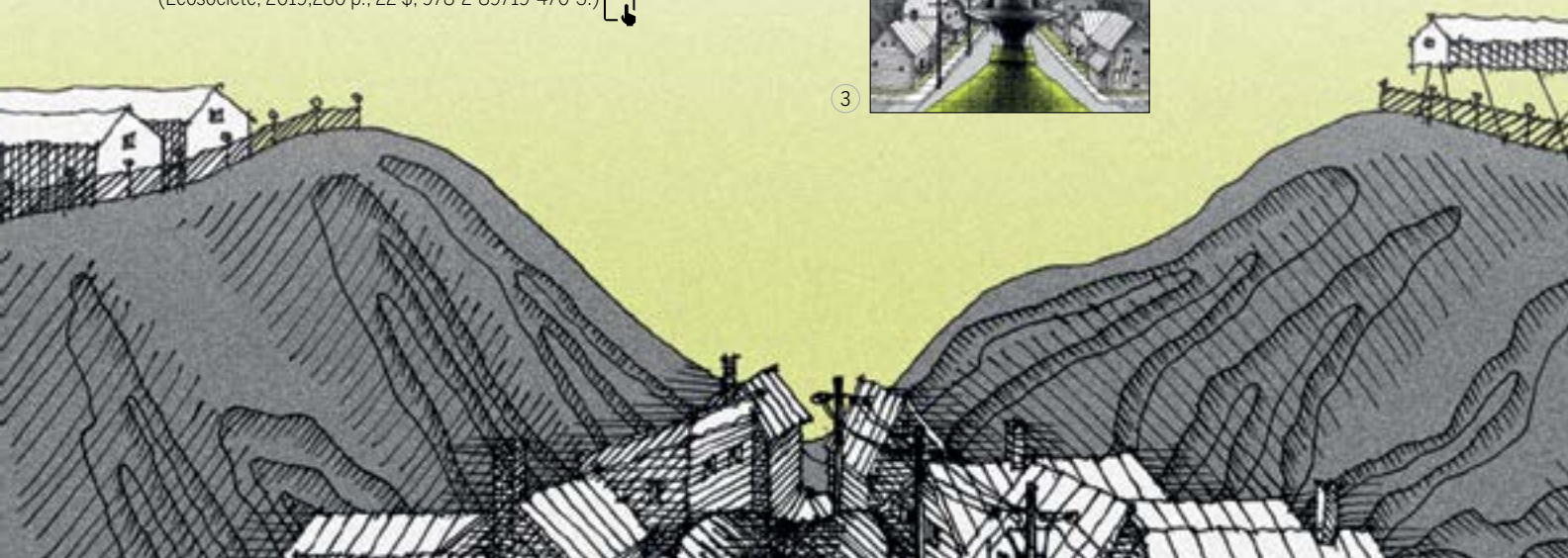
1



3



2



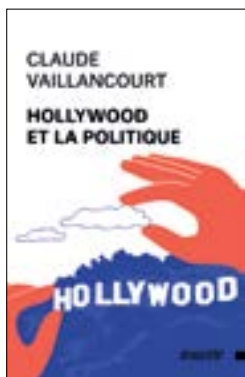
4



④ Juillet 2004. L'inauguration du musée national de Préhistoire réunit en Dordogne Nelson Ndlovu, archéologue sud-africain invité aux cérémonies, Peter Lloyd, traducteur anglais installé là depuis quinze ans, et Magda Kowalska, jeune femme polonaise qui tient une maison d'hôtes dans le village. L'été voit naître entre eux un grand rêve d'amour et d'amitié. La gaieté de Magda, les silences de Peter et la flamboyance de Nelson recèlent pourtant bien des secrets. Lutte antiapartheid et migrations forcées, violence des héritages et désirs de liberté, peur de l'enfantement et poids des attachements. Les récits s'entrecroisent et les vies se répondent dans cette fresque haletante où l'Histoire n'épargne personne. **CATHERINE BLONDEAU** vit à Nantes où elle dirige un théâtre. *Débutants* est son premier roman.

(Mémoire d'encrier, 2019, 568 p., 34,95 \$, 978-2-89712-648-3.) 

5



⑤ Le cinéma hollywoodien est une industrie puissante qui carbure au capitalisme et qui a tout intérêt à le défendre. Dans ce contexte, les artisans du septième art jouissent-ils de la liberté de créer des œuvres réellement critiques ou sont-ils condamnés à produire des films de propagande? Selon **CLAUDE VAILLANCOURT**, auteur d'*Hollywood et la politique*, le cinéma hollywoodien demeure un instrument privilégié pour transmettre les valeurs américaines (individualisme, famille, respect des institutions, manichéisme) contribuant à « fabriquer le consentement », même si certains films démontrent une grande liberté de ton. Ce guide critique du cinéma étatsunien des années 1980 à nos jours, illustré par de nombreux exemples, offre une analyse tout en nuances qui assume pleinement la subjectivité du jugement sur l'art.

(Écosociété, 2019, 184 p., 20 \$, 978-2-89719-580-9.) 

7



⑥ La van life est un mouvement qui rassemble ceux et celles qui, en quête de liberté et d'aventures, ont choisi la route comme mode de vie. Travailleurs autonomes, couples ou familles, ce sont leurs récits passionnants qui nous sont racontés dans le livre *Vie de van*. Au fil des pages, on suit **JULIEN ROUSSIN CÔTÉ**, fondateur du blogue Go-Van, et ses collaborateurs aux quatre coins du monde. Du Québec à la Louisiane, en passant par les Alpes suisses ou la Terre de Feu, ces passionné(e)s de belles rencontres partagent avec nous leurs coups de cœur, leurs réflexions, leurs conseils et leurs suggestions d'itinéraires. *Vie de van*, c'est à la fois un hymne à la vie de bohème, un pied de nez à la sédentarité et un ouvrage à faire rêver tous ceux et celles qui aiment voyager. Un guide rempli d'astuces!

(Parfum d'encre, 2019, 304 p., 27,95 \$, 978-2-92425-171-3.) 

⑦ *Mère à mère* est un grand roman de l'apartheid où violence et quête d'humanité demeurent l'héritage de l'histoire. **SINDIWE MAGONA** signe un récit bouleversant sous forme de lettre. L'Afrique du Sud y est racontée tout en nuances, complexité et passion. « Elle dit : « Mon fils a tué votre fille ». Et c'est cette affirmation d'une simplicité terrifiante qui ouvre le livre. Histoire douloureusement vraie, racontée avec beaucoup de sensibilité et d'empathie par Sindiwe Magona. Une voix authentique qui nous parle directement à l'oreille. » Extrait de la préface de Véronique Tadjo.

(Mémoire d'encrier, 2019, 280 p., 23,95 \$, 978-2-89712-651-3.) 



Des initiatives inspirantes

Partagez votre
expérience en écrivant
à Audrey Perreault :
aperreault@anel.qc.ca

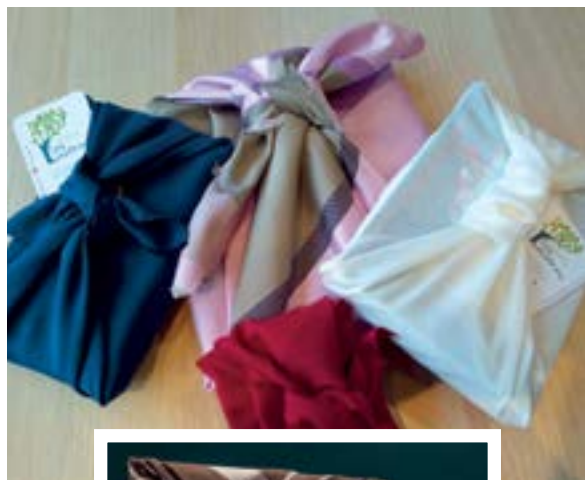


Photo: Les Lisières



Photo: La Lison

Des emballages en tissu au grand plaisir de la planète et des yeux

À CROIX, EN FRANCE, la librairie Les Lisières emploie la méthode du *furoshiki* pour réduire le gaspillage causé par l'emballage de ses livres depuis maintenant deux ans. Grâce à cette technique d'origine japonaise, il est possible d'envelopper joliment différents articles à l'aide de carrés de tissu réutilisables. Engagée dans le mouvement « zéro déchet », Les Lisières a inspiré d'autres librairies parmi lesquelles on compte La Lison, située à Lille.

Cela fait plus de six mois que l'équipe de cette dernière ne s'est pas servi de papier cadeau ou de papier collant. Pour trouver le matériel, rien de trop compliqué, La Lison sollicite des dons à l'aide de son infolettre. Nappes, foulards, draps et autres tissus sont apportés au commerce où les libraires peuvent les récupérer. Cette initiative est fort appréciée par les clients et plusieurs rapportent les bouts d'étoffe après usage, dans un souci d'écologie. De plus, le résultat est craquant !

Plusieurs petits gestes pour une librairie plus responsable !

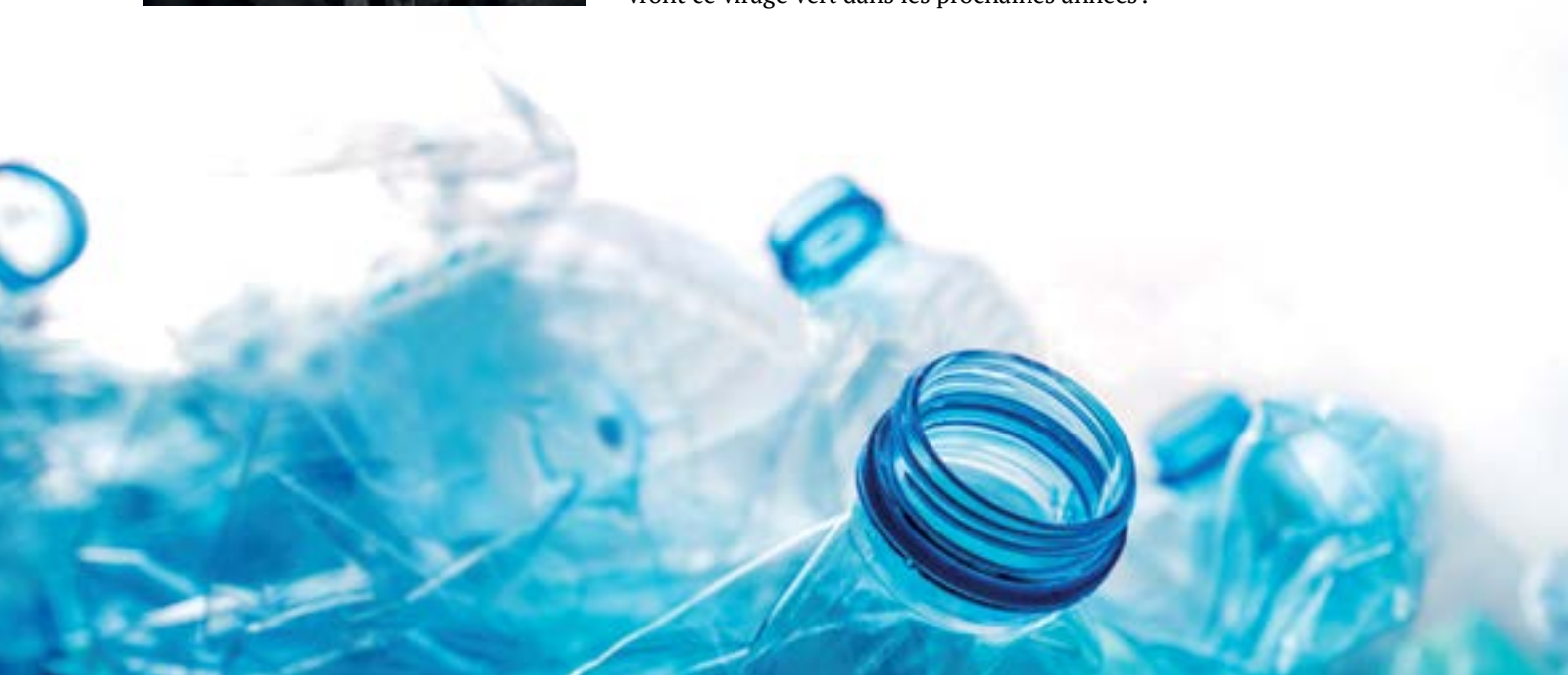
DU CÔTÉ DU QUÉBEC, l'écologie est un enjeu au cœur des préoccupations de nombreux commerces. La librairie L'Exèdre de Trois-Rivières apporte sa contribution en adoptant divers gestes responsables au quotidien. Étant consciente des difficultés du milieu, surtout en ce qui a trait à l'emballage et aux transports, L'Exèdre choisit de pratiquer assidûment le recyclage et la récupération, mais également de réduire sa consommation matérielle. La librairie a pris la résolution de ne plus proposer de sacs de plastique à ses clients et n'accepte désormais que les présentoirs permanents pour éviter l'accumulation de déchets en fin de saison. De plus, le 27 septembre dernier, à l'occasion de la grève mondiale pour le climat, celle-ci a pris position en fermant boutique pour la journée.



L'environnement : un enjeu important pour les Correspondances d'Eastman



LA TENUE D'UN ÉVÉNEMENT, qu'il soit culturel ou autre, amène nécessairement les organisateurs à réfléchir sur sa logistique. Penser à bien disposer une rampe d'accès, un chapiteau ou une barrière reste une considération de base. Cela dit, mesurer les impacts de chacune des décisions prises revient à observer une situation sur toutes ses coutures, même celles qui semblent invisibles aux premiers abords. L'organisme des Correspondances d'Eastman ayant l'environnement particulièrement à cœur, plusieurs stratégies ont été mises en place dans les dernières années pour réduire l'empreinte écologique de l'événement. On pense entre autres à la mise en place d'un système de navette entièrement gratuit, à un partenariat avec l'organisation FÈVE (Festivals et Événements verts de l'Estrie) pour permettre le tri des déchets, de la récupération et du compost, à des outils promotionnels fabriqués uniquement à partir de plastique recyclé (95 % minimum), au recours à des boîtes à lunch écologiques et locales, non emballées, pour les bénévoles et à l'utilisation de vaisselle réutilisable lors d'événements-bénéfices, pour ne nommer que celles-là. D'autres idées germent aussi dans l'esprit des organisateurs, qui poursuivront ce virage vert dans les prochaines années !



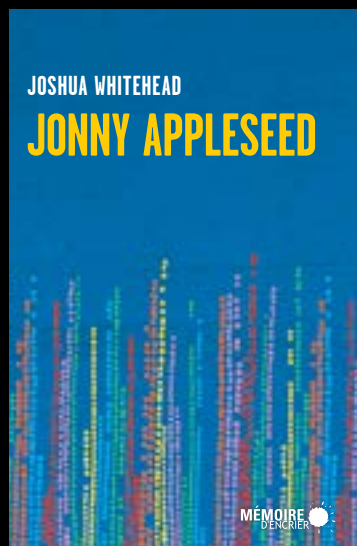


SHUNI

NAOMI FONTAINE



**Un incontournable.
Ce livre vaut mille statistiques.**



*Jonny Appleseed, ce premier roman,
n'est rien de moins qu'un miracle.*

Canadian Art



**Ce livre, c'est le cadeau précieux
qu'on offre à l'histoire.**

Naomi Fontaine